

Chaos vital

Philippe Gay
2009

N'oublie jamais que pour les autres tu es un autre.



2010
Éditions « Par Moi-même »
Tous droits réservés.

Merci à;

Lacky,

Mary,

Vanak,

Pierre,

Claire.

Prologue.

2009.06.30, Ottawa

« Je crois que vous allez mieux. Ce que j'entends, c'est que sans être nécessairement heureux, vous n'êtes plus malheureux tout le temps. J'en suis bien content. Vous savez, la guérison n'est pas de se retrouver comme nous étions avant. La guérison est le fait d'avoir cheminé au travers d'un grand malaise de la vie et d'en être sorti grandi, meilleur. Vous avez fait ce qu'il fallait. »

Jean-Claude s'exprimait ainsi lors de ma sixième ou septième visite à sa clinique. J'aime bien l'écouter me faire la leçon. Clinicien chercheur chevronné, ses patients sont des cas d'étude. Ou bien, comme dans mon cas, ils sont des élèves à qui il faut transmettre la connaissance. Il porte des lunettes à la Freud. Il ne se coiffe pas. Il est pieds nus dans ses godasses.

« Soyons bien clair. La réalité est assez simple. La réalité existe dans l'instant et l'instant c'est maintenant. Toujours maintenant. Tout le reste, incluant la pensée, est hypothèse. Je ne dis pas que tout est faux, je dis qu'il faut comprendre l'effet de la pensée sur l'instant. Nous pouvons penser au passé ou au futur, mais nous devons se rappeler que ni l'un ni l'autre n'existent. »

Lorsqu'il aborde une discussion plus académique, Jean-Claude devient autre. Ses yeux se dérobent dans leur orbite et ses bras dansent au rythme de ses paroles. Il adore discourir comme ça. Le fait-il avec tous ses patients? J'en doute. Il a peut-être trouvé chez moi un auditoire qui lui plaît.

C'est vrai que je vais mieux. C'est vrai que je ne suis pas ce que j'étais avant.

Suis-je guéri?

Qui suis-je?

2009.07.23, Gatineau

Il y a quelques semaines, j'ai dit à Claude, ou à Jean-François, je ne sais plus, que je serais véritablement parti quand la portière du taxi se fermerait et que je serais en route pour l'aéroport.

Ce n'est pas le cas.

Le taxi emprunte la promenade de l'aéroport, très noire à cette heure, avec ma valise et mon grand projet comme passager. Je suis parti. Alors, pourquoi n'ai-je pas cette allégresse, cette joie que je me promettais? Je bloque cette question, ce constat décevant de mon dialogue intérieur. Mon passeport, mes feuilles de route, de réservation? Mon argent, liquide et sécurisé? Mes cartes de crédit, mes médicaments? Qu'ai-je oublié? Rien ne me vient. Peut-être rien.

À l'enregistrement, le même comptoir caméléon d'où je suis souvent parti vers Cuba. Est-ce que ma valise se rendra toute seule à Chicago, puis à Tokyo et finalement à Hanoi? Le préposé m'assure que oui tout en apposant sur mon sac neuf un long ruban que son ordinateur vient de cracher. Je tente de lire les codes.

En chemin aérien pour Chicago, je pense que je peux faire marche arrière. Que toute cette aventure peut être renversée, annulée, et que je peux retourner chez moi. Je m'en veux, j'ai honte un peu, en secret. Je sais bien que je ne retourne pas. Mais cette pensée m'empêche de « partir ».

Je fume une cigarette dans une zone permise à O'Hare. Je suis encore chez-moi. Pas loin, en tout cas. Je pourrais prendre un bus. Et si j'annulais tout? Je dois maintenant trouver le terminal numéro deux. Je me distrais de ces pensées troublantes en prenant ce métro d'aéroport qui relie le terminal un au terminal deux.

Presque comme un automate, je m'installe à mon siège désigné dans le gros 747 de Japan Airlines, destination Tokyo.

Click. Comme un ange qui passe, une page qui tourne, une porte qui s'ouvre.

Sans transition, sans processus, sans conscience, maintenant, je suis parti. Parti pour le vrai. Parti dans ma tête et dans les airs. Je me souris. Je m'aime. Je me félicite. Je suis content. L'avion est toujours à reprendre son souffle, accroché par la passerelle articulée

au terminal numéro deux. Mais moi, je suis parti. J'échappe un rire fou d'un seul coup, qui me surprend. Ma voisine aussi, elle me regarde. Je ne trouve rien d'autre à dire que : « I'm happy! Sorry. »

Je me réveille d'un sourd sommeil. La gentille hôtesse nipponne m'a laissé une note me disant qu'elle n'avait pas voulu me réveiller et que je n'avais qu'à sonner pour avoir mon repas. Nous volons depuis six heures. J'en ai dormi cinq. Surtout pas en avion, mais même dans mon lit, je n'ai pas dormi plus de quatre heures d'affilée depuis des lunes.

J'ai faim. Je suis bien.

En attendant mon repas, je tente de comprendre ce qui m'arrive. J'essaie de toucher, de voir pourquoi tout va bien, pourquoi j'ai envie de danser. Je sais, je saisis. Je comprends ce qui n'existe pas, plus. Les tensions; il n'y en a plus. Je suis au-dessus de l'océan Pacifique, à des milliers de mètres au-dessus de l'eau salée, nulle part en fait, en route vers l'autre bout du monde, vers des pays que je ne connais que par les livres et les films, et je suis complètement, mais totalement libre de toute tension.

Tout comme, souvent, l'on ne prend conscience du bruit que lorsqu'il y a silence. Je comprends, je me souviens, mon corps et mon âme se souviennent que j'étais plein de tensions. Maintenant elles sont parties.

Maintenant, c'est le silence en moi. Un doux, léger silence.

Partir. Partir pour le vrai. C'est ça. C'est atteindre le silence jusque dans ses os. Partir c'est être vidé de tout ce qui ne nous appartient pas en propre. Partir, c'est être seul, complet et libre.

2009.07.24, Hanoi

Cinq heures d'un troisième vol pour rejoindre Hanoi de Tokyo. Je trouve un peu long. J'ai hâte d'arriver.

Formalités rapides. Efficaces, les Vietnamiens. À ma sortie de la zone des arrivants internationaux, un garçon, habillé à l'occidentale sport, brandit une affiche imprimée proprement « Philippe Gay ».

Et c'est le saut dans le merveilleux et extraordinaire chaos de Hanoi.

La noirceur m'empêche de bien voir par les fenêtres réfléchissantes. La camionnette s'enfonce de plus en plus dans une ville qui se tasse, qui s'entasse. J'observe plusieurs vélomoteurs croiser, dépasser, aller à contre-sens et généralement faire les imbéciles autour de nous. Les klaxons beuglent de partout. Nous traversons sûrement un quartier où les fêtes du soir ont commencé.

Finalement, je suis déposé à l'hôtel, sur une rue complètement envahie par tout ce qui peut bouger. Je me retire rapidement au comptoir. L'hôtelier m'accueille, il m'attend. Son anglais est passable. Ma chambre, la 508, est au deuxième étage.

Je suis crevé, j'ai chaud, il est tard. Je sors de l'hôtel pour voir. La rue ne m'accueille pas, elle me résiste. Ou, j'y résiste. Je reste accoté sur la grande porte. Je n'ose aller nulle part.

Douche, dodo. Je m'endors doucement en comprenant une autre réalité. Je suis content d'être seul, cette fois-ci.

Je repense à tous ces autres voyages, certains lointains dans ma vie. Ces voyages en couple. Ces voyages d'argent. Ces voyages de compromis. Ces voyages souvent ratés.

Je suis bien. Seul.

2009.07.25, Hanoi

À cette heure matinale, les klaxons criards et la chaleur lourde sont déjà en pleine action et défoncent les portes mal ajustées de la salle à manger, aussi mal ventilée. Je me félicite d'avoir bu ma première tasse de café rapidement et de l'avoir remplie encore à la grosse urne brillante sur le comptoir buffet.

Une femme distraite, me suivant à l'urne, a accroché le petit tas de minuscules serviettes de papier et la flamme léchant la cafetière s'est mise à s'amuser à se répandre. Je vois tout, je tente de héler un des serveurs, sans trop essayer. Peut-être qu'ils aiment ça, eux, les petits feux. Mais, non, finalement la panique s'installe et la mini déflagration est rapidement éteinte avec une attaque grossière de coups de chiffons, de piétinements inutiles et finalement d'une décharge dévastatrice d'un vieil extincteur à poudre. Je comprends que je devrai me trouver un troisième café ailleurs.

Les « solly » fusent de toutes les bouches du personnel de blanc coloniale vêtu.

Je consulte une carte du centre de Hanoi très sommaire et, je le saurai plus tard, complètement insensée. J'y vois que le « Let Liver » que le chauffeur d'hier soir me pointait du doigt et que je ne voyais pas, était en fait le « Red River ». « Solly ».

J'ai la journée libre aujourd'hui. Le groupe se réunit à dix sept heures. Je donne 20,000 dôngs de pourboire au serveur pompier et je sors acheter une bouteille d'eau au dépanneur, un mètre carré de marchandises, à deux portes de l'hôtel. Je la paye 60,000 dôngs. J'ai 18,000,000 dôngs en poche!

Pour explorer un peu les alentours sans me perdre, je devrais faire d'abord des petits tours de bloc autour de mon hôtel. À première vue, il semble n'y avoir ni sens ni ordre ni repère dans ce quartier. Les rues et ruelles que je peux apercevoir se lancent dans toutes les directions, sauf en ligne droite. Je note quand même la petite enseigne du presque aussi petit dépanneur. Elle est haute, illuminée et arbore fièrement, en anglais: « 24 hours ».

Mais, les quelques cafés vietnamiens font leur effet. Je décide qu'il est bon, ce café nouveau. Je retourne donc à mon hôtel pour une visite à ma chambre. Je me rends à la salle à manger, espérant qu'ils ont nettoyé et remplacé l'urne. Le café est frais. De la grande vitrine de la

salle à manger, j'observe une vieille femme, chapeauté de du fameux Non La conique, sur un vélo très rouillé, une perche de bambou balancée sur une épaule, transportant des marchandises quelconques.

Je sors dans la rue. La rue et les trottoirs se confondent, se fondent. La foule qui va et vient dans tous les sens est composée de jeunes, très peu d'adultes, de vieux. Je marche un peu. Il est à peine huit heures et l'eau me coule déjà entre les seins. Est-ce le café, la chaleur humide ou est-ce mon bonheur qui me fait suer comme ça? Je me sens libre. Je me sens chez moi. Pourtant, rien ici ne m'est familier. Pourtant.

Seul et sel dans une mer de monde, un nouvel océan d'humanité qui m'accueille ce matin, le plus naturellement possible.

Peut-être pour me protéger un peu du chaos de la rue que je ne saisis pas encore, je rentre et visite quelques galeries d'art, juste au premier coin de rue. La première, j'ai cru un moment qu'elle était fermée malgré sa porte grande ouverte. Il y faisait noir. Mais les lampes se sont vite allumées pour éclairer de belles grandes toiles bien disposées. À la deuxième, j'ai compris que l'électricité devait être fragile et que les choppes économisaient. Encore, les peintures me surprennent. Des créations réelles. Des émotions colorées. Des visions inspirées. Je note quelques artistes intéressants.

Co Tru Pin, de Saigon : toiles vaporeuses, mystérieuses.
Nguyen Nhat Ming, de Hanoi : toiles mono chromiques, lumineuses.

Je reviens sur mes pas, embêté et surpris de ma stupidité. Je n'ai noté ni le nom de mon hôtel, ni le nom de sa rue. Heureusement, grâce à la petite enseigne « 24 hours », je retrouve les grosses portes de l'hôtel. Son nom est peut-être moins important que celui de la rue. Je me rends au premier coin et je note dans mon calepin que je suis sur la rue Hang Manh Pho, au coin de Hang Dieu Pho. Je me souhaite bonne chance et je reprends ma marche.

Je tourne un peu en rond. C'est comme suivre une ligne en méandres sur un chemin qui se transforme continuellement. Je passe et repasse sur les mêmes rues, chaque fois une nouvelle rue. Maintenant, il n'y a plus de trottoir. Les choppes, les restaurants ont envahi le béton, les vélomoteurs se garent partout, la foule s'affaire à ses affaires. Les quelques rares touristes sont comme des taches sur un drap blanc, ou l'inverse. Une ruelle, à droite, sort du passé. Je m'y engouffre. Un marché de tout, gluant, tassé. Les poissons encore frétilants se font

couper et laver à même le pavé. Les couteaux grattent le suif des pattes et des dos d'animaux broutant encore il y a une heure. Les légumes, les épices, les cris, les motos encore. Une madame-banane m'offre de porter sa charge, en riant. Un gros bloc de glace glisse dans l'ornière pleine d'eau vers le prochain étal. Une femme en dégage un gros morceau avec un coup de machette, puis relance le bloc vers sa voisine.

Pourtant, c'est propre, efficace, presque salubre. Le miracle du chaos.

Je n'ai pas faim pour dîner. Pourtant l'offre ne manque pas. Des mini restaurants sont installés partout, sur les trottoirs. De petits fours au charbon grillent des brochettes de viandes quelconques. Des marmites fumantes offrent le pho. Des litchis, des bananes, des baguettes de pain bien blanc. Tout est à portée de main, partout.

Je m'achète une glace gardée bien gelée dans un mini congélateur trônant sur la rue. Je suis complètement mouillé par ma sueur. J'imagine mon corps se déshydrater rapidement. J'engouffre litre après litre d'eau.

Je retourne à l'hôtel que je retrouve miraculeusement. Une douche fraîche, une sieste. Il me reste une heure et demie avant le rendez-vous du groupe. Je retourne marcher.

Les rues du vieux Hanoi sont caméléon. Tu peux y repasser autant que tu veux, elles ne sont jamais pareilles. Tout change, tout bouge. J'observe que certaines rues ont un métier. La rue des souliers. La rue des matelas et de la literie. Celle-ci fabrique des objets en fer-blanc. Celle-là vend des cabinets d'étalage pour les milliers de choppes du pays. La rue du linge pour enfant, suivie de celle du linge pour dames. Les galeries d'arts s'alignent sur l'autre.

Mais c'est sur les trottoirs et les rues que la foule vit. Les choppes se déversent devant leur adresse. Chaque centimètre est occupé. Les vendeuses de pho et de bananes côtoient les masseurs de pieds et les vendeurs de breloques. Les motos remplissent les vides. Les piétons circulent dans la rue, entre les motos, les vélos et les rares voitures. Ici, personne ne m'accoste. Aucun ne m'offre des breloques. Je déambule lentement, calmement.

Je suis très perdu, merci. Je demande, au moins cinq fois, où est la rue Pho Hang Manh. À chaque fois, une main généreuse me pointe dans une direction, au moins jusqu'à la prochaine intersection.

Bravo, cinq heures tapant et je trouve mon hôtel.

Le groupe s'assemble, un par un, une par une, dans le petit lobby. Nous nous présentons. Personne ne se connaît, sauf une paire de copines australiennes.

Premières impressions :

Lucky (ou Lacky) : notre guide vietnamien. Jeune, peut-être vingt-cinq ans. Gentil, un anglais très correct. Une attitude un peu froide. Timide, peut-être. Mary : belle, début quarantaine. Solide, amazone. Rachel : petite sportive, fin trentaine. Très gentille. Raymond : vieux bouc mi-sourd, fin soixantaine. Michelle : professeure, mi-quarantaine. Froide, très british. Karen : copine de Michelle. Même moule. Judy arrivera demain seulement.

Je jase avec Rachel. Elle fait du jogging. Je lui lance un défi pour demain matin, six heures. Elle hésite. On verra. Nous partons en groupe pour le théâtre de marionnettes d'eau. Représentation d'une heure, médiocre. J'admire cependant le Dan Dai à une seule corde qu'une jolie fille fait chanter. Le repas se prend en groupe, restaurant et menu traditionnels. Très bon. Très rapide, efficace. Un dernier café pour moi, à l'hôtel; je ris encore du prix; 15,000 dôngs. Je suis au lit, presque heureux, à neuf heures trente.

Je pense un moment à Maya. Elle aurait dû être avec moi, si elle n'avait pas trépassé. Je crois qu'elle aurait paniqué ici. Elle n'aurait eu aucun contrôle, sur rien. Ni son multilinguisme, ni sa manipulation corporelle dont elle savait si bien utiliser pour contrôler son espace, n'auraient fonctionné ici. Ici, elle aurait connu le vrai « étranger », le vrai « autre ».

Je me laisse sombrer doucement en revenant à ces rues, toutes proches, vagues d'humanité, marmites de vie toujours à court-bouillon.

Aujourd'hui, j'ai été un poisson dans l'eau, dans son eau. Je me sens aussi bien ici qu'une fleur sauvage parmi ses millions de sœurs dans le champ vague de fin d'été. Mystérieusement, je suis chez moi, ici.

Complètement ailleurs, complètement ici.

2009.07.26, Hanoi

Quatre heures trente du matin. J'ai bien dormi. Je n'ai qu'une chose en tête: aller jogger, avec ou sans Rachel.

Les rues sont moins fréquentées qu'en plein jour, mais ça bouge quand même. Les trottoirs, eux, sont presque vides, et propres. Je marche d'un pas assuré vers le lac, avec son parc tout autour. Je l'ai découvert hier. Ce n'est pas très loin et je connais le chemin. Déjà, la chaleur pèse sur la ville.

Je fais deux tours. Cadence régulière, assurée. Je perds de l'eau, beaucoup. Il y a des milliers de personnes ici, à cinq heures trente du matin. Ils marchent, courent ou font de la gymnastique au rythme de chants patriotiques diffusés par des haut-parleurs, placés ici et là, un peu partout. Devant l'immense statue de Ho Chi Min qui domine le lac, au moins un millier de jeunes, moins jeunes, vieillards, suivent la cadence avec leurs bras, leurs jambes, selon leur capacité respective.

Sur le chemin du retour, léger et content, je croise Rachel qui se dirige vers le lac. Je décèle une pointe d'irritation dans son « G'day Phil ».

Je ne l'ai pas attendue.

À un coin de l'hôtel, je réalise que le chaos dans les rues est à son comble, la ville est réveillée. Je m'assois, accoté sur le store encore fermé d'une choppe, et j'observe la bête bouger. Les madames bananes courent, lourdement chargées de tout et de rien. J'observe, calme. Je vois tout, je sens tout, j'entends tout. Je ne veux pas bouger de cet endroit. Le bouillon de cette ville catastrophique commence à chauffer. Bientôt, ce sera les pho prêts à servir, à consommer, à échanger. Ici, le chaos est source de vie.

Devant moi, des milliers de motos, quelques vélos et piétons, franchissent une intersection. Aucun ordre, aucun sens. Je tente de comprendre. Je suis un vélomoteur des yeux. Le papa conduit. Il fume une cigarette et parle dans son cellulaire. Sur ses genoux, son plus vieux, en arrière, la maman vêtue d'une belle robe fendue, les deux jambes pendantes à droite de la selle, porte son nourrisson d'un bras. Cette moto-famille traverse l'intersection et trois cents autres motos, lentement, assurément, à contre-sens, à l'envers. Le papa converse et fume.

Je note que les mots « contre-sens » et « à l'envers » ne s'appliquent pas ici. C'est le chaos efficace. C'est le bordel rédempteur. C'est l'humanité.

Quand même, je dois m'activer. Le regroupement est pour huit heures. Nous faisons les visites d'usage de Hanoi, tourisme oblige. Je m'en passerais bien. Ce soir, nous prenons le train de nuit à onze heures, destination Hue.

DIEU KHIEN RONG HEP TUYU

BAO HANH 36 THANG

PHONG TAM-BEP-MAY BOM

Je copie machinalement des mots des nombreuses enseignes de choppes que je vois, accents en moins. Pas surprenant qu'on s'y perde. Une madame banane passe en sautillant, son bambou pliant dangereusement. Elle est sûrement en retard et craint de perdre son coin de trottoir favori.

Mary arrive et s'assoit avec moi. Désolé, cher calepin, elle a de plus beaux yeux que toi.

Ouf, il est dix heures trente, la visite au domaine de Ho Chi Min est presque terminée. Il fait chaud, très chaud. J'ai vu le corps de Ho Chi Min et la dévotion de son peuple. Moment émouvant, j'avoue. Comme si j'avais vu le corps conservé du Che. Le reste de la visite fut assez boff : musée, palais, mausolée.

Je me répète, il fait chaud. Je suis trempé comme si je sortais d'un lac. Les gens me regardent. La plupart sont secs. Je dois leur paraître malade. Je me sens bien, très bien. Sauf qu'il fait chaud, très chaud.

Je vais peut-être sauter la prochaine visite, un monastère bouddhiste ailleurs en ville. J'achèterai peut-être un t-shirt, pour me changer. Il fait vraiment chaud.

Nous sommes de retour à l'hôtel, il est midi. Nous avons l'après-midi libre. Nous partageons ma chambre jusqu'au départ, ce soir à six heures. C'est le train, ce soir. Selon Lucky, l'aventure commence alors. Plus de climatisation, plus de papier de toilette, plus de toilette

à l'américaine. Demain, vélo! Lucky précise que de toute façon, il fait un peu moins chaud à Hue.

Après ces quelques heures avec mes nouveaux compagnons de voyage, je constate que mes premières impressions sont bonnes. Mary et Rachel sont bien sympathiques, les autres sont froides. Raymond est à éviter. Je m'en fous. Une fois en vélo, je serai seul. Cet après-midi, je fais de l'observation passive de cette animale de ville. De l'introspection, non, du vide, beaucoup de vide. Je touche et jouis de cette absence de tout dans mon corps. Mes sens ont totalement pris charge de mon être en entier. Ma conscience se fait discrète, docile, tranquille.

Il est deux heures de l'après-midi. J'ai chaud et je suis perdu, complètement. C'est hilarant, agréable et presque exaltant. Je m'achète une autre bouteille d'eau. Mais où est-il, ce lac? Pourtant, ce matin, aucun problème à le trouver. Mais ce matin, c'était d'autres trottoirs, d'autres rues.

Je ne reconnais rien.

Une belle, longue, blonde, occidentale, seule, s'avance dans ma direction, se frayant un chemin entre les tabourets, les motos, les gens pêle-mêle sur le trottoir. Elle est magnifique. À ma hauteur, nos yeux connectent. Elle s'arrête et me demande, dans un anglais fortement accentué, si je sais où se trouve le lac. Je pouffe de rire et, bien entendu, nous voilà deux perdus dans la soupe. Elle porte une robe légère, simple, noire. Aucun sac, aucun bijou, seul un livre en main. Tout simplement, comme deux amis tranquilles, nous marchons ensemble. Je me présente, elle se présente : Esther.

Je questionne quelques marchandes, plus avec mes mains qu'avec ma langue. Les directions obtenues sont douteuses, mais nous n'avons pas le choix. Nous suivons les mains et les doigts qui me répondent. Enfin je reconnais d'hier, une devanture de commerce. Le lac est là. Il n'a pas bougé. Un banc à l'ombre se libère. Nous conversons, presque intimement. Je lui parle de ma vie, elle, de la sienne. Elle est institutrice, célibataire. Elle aime voyager seule, partout, nulle part. Elle ne me quitte pas des yeux, ses yeux profonds, beaux. Je deviens gêné. Je dois partir. Je ne veux pas partir. Je lui offre de beaux mots. Nos mains se touchent. Elles se tiennent. La peau de son épaule dénudé est chaude, douce. Je lui offre la bise. Elle m'offre sa bouche. Je fonds. Notre baiser s'étire, s'active. Ni elle, ni moi, ne voulons le briser. Je sens mes yeux s'embuer.

Rien de plus, rien de moins. Une de ces rencontres du hasard qui va m'habiter, profondément incrustée dans ma vie. Le contenu et le sens de nos échanges ne sont pas importants, ni par ailleurs, qui elle est. La circonstance, le hasard, la beauté du moment suffisent. Hanoi, la magique. Esther la fée de Hanoi.

(N.D.A. : Plus tard, j'apprendrai qu'une de mes compagnes de voyage, Michelle, se promenant autour du lac au même moment, m'a reconnu et photographié avec Esther, en catimini. Cette photo me sert maintenant de preuve que cette rencontre fut bien réelle.)

Sur le chemin du retour, je visite une autre galerie d'art où l'artiste Nguyen Thanh Binh expose. Pas mal, intéressant, je note encore cette brume, cet effacement des objets.

Nous soupçons en groupe. Un restaurant ordinaire, bon, efficace. Je mange peu, mais bien. Judy, la nouvelle, se révèle très plaisante. Une femme solide, assez jolie. Quarante et quelques.

Dix heures trente, en soirée, la gare de train est en pleine ébullition. Un autre hyper-bordel. Une masse, non la même masse humaine et métallique qui continue de bouger, sans arrêt. Ce désordre, ce chaos, ne pourrait être ni créé ni imaginé. Mais ici aussi, tout fonctionne. À l'heure, nous sommes installés dans nos cabines couchettes, quatre par quatre. Les toilettes sont verrouillées jusqu'au départ. Le train est propre, simple. Selon Lucky, cependant, nous serons « lucky » si nous arrivons à l'heure. Le train « de la réunification » a sa réputation. Avec moi, dans la cabine 9-68, il y a Lucky, Rachel et Raymond. Lucky, allongé au dessus de moi, émet une sourde flatulence.

Deux cabines plus loin, quatre jeunes hollandaises, belles et gentilles, me content leur visite à Halon Bay. Je regrette beaucoup de l'avoir manquée, cette baie magique. Une autre fois. Oui, je reviens. Je reviendrai. Hanoi, je t'aime. Merci.

Le train se met en branle, doucement. Rapidement, tous ferment leur petite lampe de lecture. Sauf moi. Je dis à mon carnet que le temps n'existe plus. Je prends pleinement conscience que j'existe dans l'instant, ici, sur ma couchette, déjà en route pour Hue. Je goûte délicatement le moment. Je m'étonne, je m'exalte. Est-il possible de toujours être ainsi? Simplement être, sans temps, sans angoisse ni espoir.

2009.07.27, Hue

Une nuit féérique. Le train-train nous a bercés doucement toute la nuit, sans heurt, sans arrêt. Le petit déjeuner à huit sur deux couchettes. Bananes un peu trop mûres, fromage Vache-qui-rit et pain sec. Une madame banane passe nous vendre du café à 10,000 dôngs.

Raymond me tape sur les nerfs. Pauvre lui, il cherche de la compagnie. Il s'y prend très mal. Il ne dit que des sottises ou des choses inutiles. Il n'intéresse personne. Je pourrais l'appivoiser, lui donner ce qu'il cherche, et peut-être le rendre plus sympathique. Je ne suis pas ici pour ça. Je suis ici pour moi. Je m'en fous s'il me trouve froid. Tant pis pour lui. Moi, c'est moi.

Le paysage défilant derrière les fenêtres très sales du train, ressemble étrangement à celui de Cuba, avec quelques variations. La saison des pluies, cette année, n'a pas été très généreuse avec son eau, c'est évident partout. Nous approchons de la mer, de Hue. Il vente dehors, assez fort par moments. Les arbres et grandes herbes dansent allègrement sous ce soufflet de la mer.

Hue est une ville beaucoup plus petite, calme. La règle du trafic, par contre, est la même qu'à Hanoi : pas de règle. Mais la foule est plus mince, plus aérée. Notre hôtel est magnifique; climatisation, toilette normale.

Treize heures tapant, nos vélos sont là. De bons vélos. La même marque que le mien, mais avec des pneus de montagne. J'ajuste rapidement la selle et le guidon à ma satisfaction. J'ai hâte de partir.

Nous nous faisons les jambes et essayons de jouer dans le trafic. Lucky a bien choisi l'endroit. Nous devons suivre le guide. Je m'emballe. Je ne vois pas le chauffeur de la camionnette qui tente de me dire de tourner ici. Je pédale par là. Je suis content, heureux. Lucky me rattrape. Me ramène au groupe. Pas un bon début. Je m'en fous.

Une vingtaine de kilomètres plus tard, nous arrêtons visiter un palais royal, où treize générations de rois ont régi leur peuple. Lucky fait son bon guide et nous donne trop d'information. La chaleur est étouffante.

Nous repartons en vélo. Hors de la ville, nous empruntons de petits chemins cahoteux, enfin, où tout mon entraînement vient prendre son

sens. Enfin, je pédale au Vietnam, le vrai, celui que j'imaginai. Je pédale fort, entre les vaches, les fermes, les clôtures, les palmiers, les rizières.

Aucun véhicule à quatre roues ne peut passer ici. Je sue comme une éponge tordue. Je grimpe, je descends. Je ris, je crie, je chante. Je suis seul. Je suis en vélo au Vietnam.

J'attaque une montée boueuse du petit chemin. Mes jambes sont maîtresses. Rien ne les arrête. Mon vélo vole. Mon cœur bat de la musique. Mes poumons se saoulent.

Il fait trente huit degrés aujourd'hui. Il fait chaud ici.

Nous revenons en ville. Il est presque dix-sept heures. La circulation est plus lourde, plus bordélique. Je m'amuse. Je crois avoir compris comment me mêler et survivre à cette rivière de motos et de vélos sans sens. Une intersection à double voies, aucune lumière de trafic, aucun arrêt, je me faufile dans le flot de machines et de jambes et j'en ressors de l'autre côté, sans accroc. Quelle sensation. Mes compagnons semblent aussi avoir bien réussi.

Voici comment ça marche : tout se passe devant toi. Tu évites ce qui se présente devant toi, et c'est tout. Tu ne te préoccupes aucunement de ce qui est derrière toi, ni à tes côtés, ce n'est pas ton affaire. C'est l'affaire de ceux qui t'ont devant eux. Il s'agit que tout le monde fasse sa part, et tout fonctionne. Ça marche. Que ce serait beau et bien d'appliquer cette même méthode à la vie.

Je suis content de cette première journée de vélo. Je suis content du groupe. Je suis content. Un massage! Ici, les massages, à l'image du gros voisin la Thaïlande, sont populaires et j'espère, faits par des gens compétents. Au sous-sol de l'hôtel, justement. J'ai le temps, avant le souper.

Le monsieur au comptoir ne connaît que quelques mots d'anglais. Les seuls qu'il sait par cœur sont : « One hundred thousand dôngs, one hour! ». C'est suffisant. Je paye et il me conduit dans une chambre grande, propre et bien éclairée. La fille entre, vêtue d'une robe, courte peut-être, mais très propre et d'allure professionnelle. Elle me tend une serviette et m'invite avec des gestes à me déshabiller et à me coucher sur la table. Avant de ressortir pour me laisser m'installer, elle active un gros ventilateur visant directement la table de ses opérations. Je m'installe, sur le ventre. Elle entre. Elle

grimpe sur la table. Elle s'assoit sur moi et me tripote le dos, les épaules, le bas du dos, rapidement, gauchement. Bon, je laisse faire. Elle se retourne, et dépose encore ses fesses sur mon dos. Elle passe ses mains sur mes jambes rapidement. Elle saute en bas, me prend les pieds et les torturent. Elle remonte sur moi et enlève ma serviette. Bon. Elle se penche pour que je la voie et elle me fait signe de me retourner. OK, je pige. Je me retourne. Elle est désappointée. Elle en a vu d'autres par contre. Elle s'y attaque. Ses mains n'ont pas d'effet. Elle essaie avec sa bouche. Toujours rien. Je pouffe de rire. Elle ne comprend pas. Je l'imagine penser : pourquoi un homme, surtout un visiteur occidental, viendrait pour un « massage » et ne voudrait pas de « massage ». Je ne peux pas lui expliquer. Lui expliquer que je veux un vrai massage. Que la selle du vélo écrase mon périnée, endolorit mes tubulures et endort ma libido. Je lui souris et je me lève. Un autre cinquante mille dongs en guise de prix de consolation.

Nous avons un merveilleux repas en groupe, en ville. Les liens se resserrent. Les conversations sont plus animées.

2009.07.28, Hoi Han

Il est dix sept heures trente. Je suis assis dans un petit café sympa de Hoi An, sur la Hai Ba Trung. Je revis cette journée et les mots me manquent. Cent kilomètres de vélo, les campagnes, les villages, les haltes, tout, indescriptible. Peut-être la journée la plus dure, physiquement et psychologiquement de ma vie. Mais aussi la plus merveilleuse. Je ne peux décrire cette journée; trop de choses vues, senties, entendues.

Une chanson vieille me vient. Je l'ai toujours trouvée belle. Ici, maintenant, je la trouve triste. J'aurais voulu être un artiste. J'aurais voulu. J'ai dû être triste, si je trouvais ça beau.

J'ai voulu faire du vélo au Vietnam. Je fais du vélo au Vietnam. Et beaucoup plus.

Pour l'instant, je me limite à ceci. Nous faisons une halte, en pleine campagne, après deux dures heures de vélo. Les filles cherchent les hautes herbes près d'une rizière pour pisser. Deux enfants de fermes toutes proches s'avancent timidement, de l'autre côté de la route. Je vais à leur rencontre. Nous nous sourions et échangeons des « hello! ». Je commence à faire le pitre avec eux. Ils rient. Ils sont beaux. Deux autres enfants se précipitent de je ne sais où et se joignent à nous. Je me présente et avec les gestes universels, je leur demande leurs noms. D'autres enfants arrivent encore, finalement ils sont treize, de quatre à dix ans, j'estime. Un des plus vieux me dit son nom et je tente de le répéter. Les fous rires éclatent, honnêtes, francs, comme seuls les enfants peuvent l'être. J'étire le jeu. Je décide de les nommer moi-même. Du plus grand jusqu'au plus petit, je les pointe un à un en les baptisant : « one, two, tree, four, five, six, seven, eight, nine, ten, eleven, twelve, thirteen! » C'est la fête. Ils s'esclaffent, se poussent. Certains me demandent de répéter. Je m'essaie, je mêle tout. Voyant que mes compagnes, restées à m'observer de l'autre côté du chemin, se préparent à repartir, je fais mes adieux aux enfants. Leurs yeux deviennent sérieux. Le plus petit me tend la main. Je la serre chaudement. Douze autres mains s'offrent à moi. Un par un, je leur dit dans mon cœur que je les aime.

À une autre halte, plus tard dans la journée, Mary me demande si j'avais parlé en français ou en vietnamien avec les enfants. Elle et les autres avaient observé, sans rien y comprendre, un échange très verbal. Elles étaient certaines que nous avions « parlé ».

J'ai donc expliqué qu'avec les enfants, il n'est pas nécessaire d'avoir un langage commun pour échanger et se faire comprendre. J'ai ajouté que le rire et l'amour se passent de mots, que pour moi, cette rencontre avait été des plus naturelles, des plus merveilleuses. J'ai cru lire dans ses jolis traits que Mary ressentait un peu de honte. Peut-être était-ce une incompréhension, un peu d'admiration?

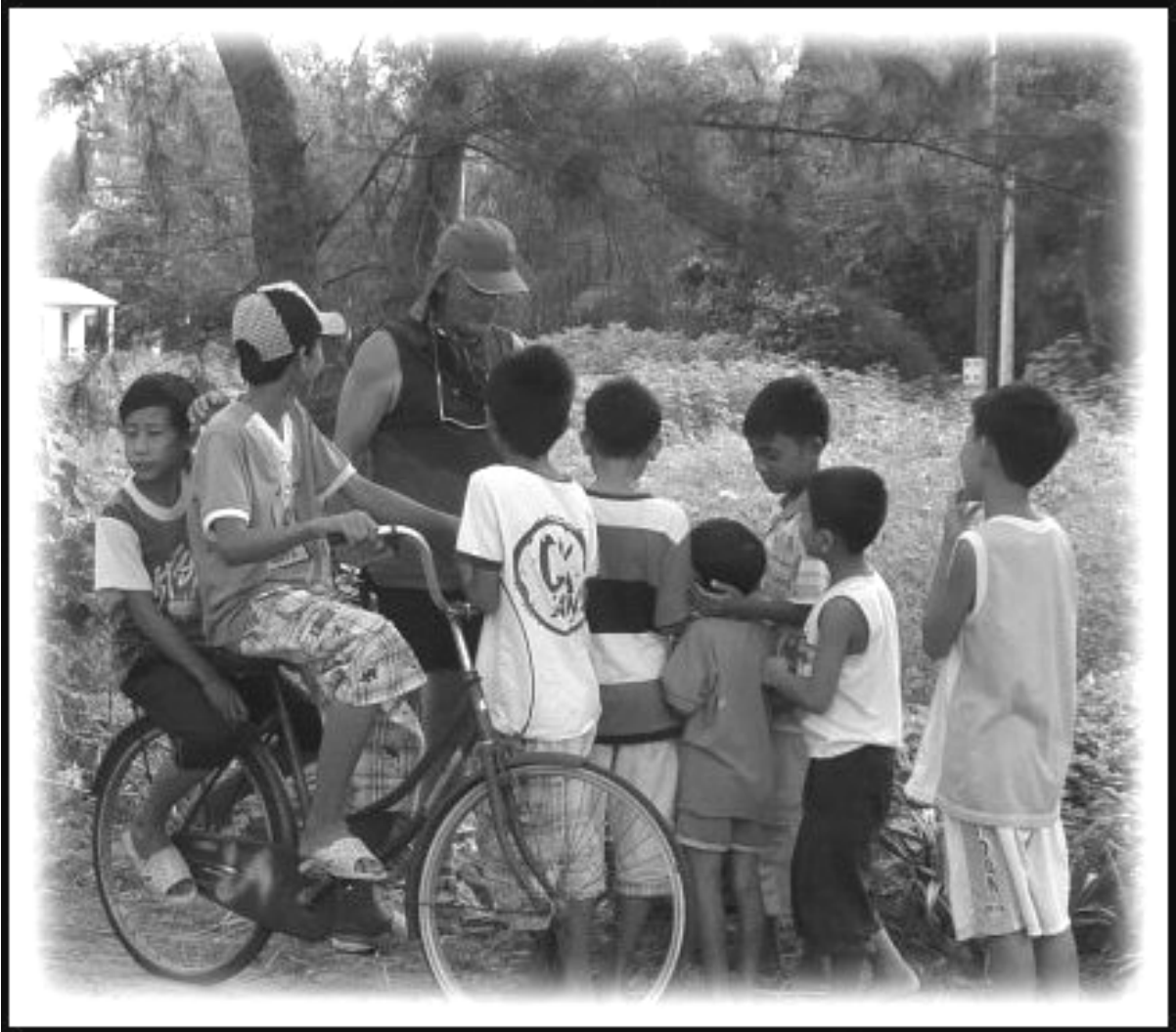
Je me commande un deuxième café, ce bon café vietnamien. Je quitte ma table un moment pour m'acheter un paquet de cigarette de la madame cigarette au coin; 6,000 dôngs, à peine trente-cinq sous. Je reviens à mon café fumant et à mon carnet. Je relis ma journée, le peu que j'ai pu en dire. Peut-être que ce soir, après notre souper de groupe, j'aurai plus de recul pour ajouter d'autres moments de cette journée mémorable.

Je suis au Vietnam depuis quatre jours, mais il me semble que j'y suis depuis un mois. Mon cerveau est devenu une éponge qui collecte tout ce que mes sens vivent. Je suis peut-être en état de surcharge.

Avant de rejoindre le groupe, et faisant fi du couple vietnamien attablé tout proche, je me permets de pleurer. Aucun son, aucune grimace. Des larmes joyeuses. Une eau de l'âme qui curieusement me rafraichi les joues. Des larmes qui me parlent, qui m'écoutent.

Je ramasse mes choses, carnet et plume, cigarettes et briquet. Je hèle le serveur et lui tend un vingt mille Dôngs.

Sur le trottoir, je me dirige vers l'hôtel, un large sourire effronté au visage encore mouillé de mes larmes.



2009.07.29, Hoi An

Hier soir, il a fait très beau. Après le souper, j'ai laissé le groupe chercher du chocolat ou de la glace, et je me suis promené seul, en ville, surtout le long de la rivière. Hoi An est une petite ville à environ cinquante kilomètres de Danang. Elle est construite sur les rives et elle suit les méandres du delta d'une rivière dont je n'ai pu trouver le nom et qui se jette dans la mer de Chine, une dizaine de kilomètres plus loin. Hoi An s'oriente définitivement vers le tourisme. Les rues du « vieux » Hoi An prennent déjà l'air du vieux Montréal ou du vieux Québec. Boutiques, restaurants et même une interdiction de moto pour les soirées, créent un milieu calme, beau, propre et très boff.

Ce matin, après une bonne nuit, je me suis levé à cinq heures. Le ciel était voilé et l'air toujours saturé d'eau, d'eau chaude.

Il est six heures, je suis dans le lobby de l'hôtel prêt pour mon jogging. Rachel sort de l'ascenseur, elle aussi prête. Nous convenons de partir ensemble, sans s'attendre nécessairement. Nous empruntons des petites ruelles d'un pas de réchauffement, direction la rivière. Nous tournons sur la promenade déjà occupée à cette heure matinale et la cadence s'accélère.

Juste après l'un des nombreux ponts, nous tombons sur le marché local qui prend tout l'espace entre la rivière et les bâtiments. Des centaines de marchands montent leurs étals, déballet leur marchandise, distribuent la glace. Une longue couleuvre humaine grouillante de femmes, de poissons, de motos chargées, d'hommes, d'enfants, de tuk-tuk débordants et de deux joggeurs occidentaux essayant de s'y frayer un chemin. Super!

Rachel me perd. Son pas est plus rapide, plus fort. Je la laisse aller à sa guise. Je continue mon propre petit jogging, à ma façon, à mon rythme.

Dépassé le marché, de retour le long de la rivière, les maisons de pêcheurs bordent la promenade. Elles sont toutes emmurées ou clôturées. À la porte-grille d'une de ces maisons, une poule, de la rue, picore le métal pour tenter d'ouvrir la porte. Une jeune fille apparaît du fond de la cour et nonchalamment, vient ouvrir la porte à sa poule. Celle-ci s'engouffre et disparaît de ma vue. Comme un chat domestique qui aurait passé la nuit à rôder.

Au retour, je casse le pas avant de pénétrer la rue tassée du marché. Pour dix mille Dôngs, je m'achète un régime de quelques vingt petites bananes bien mûres. Elle se mange en deux bouchées.

Un peu plus loin, je refuse poliment une invitation un peu gauche d'une petite femme édentée sans âge pour me vendre un massage « very special ». Il me reste six ou sept bananes. Deux madames-bambou offrant des breloques aux passants blancs, m'approchent. Je décide de jouer un peu et je leur offre mes petits fruits jaunes « very cheap, you want ? ». Elles éclatent toutes deux d'un beau rire honnête et rafraichissant.

Je leur donne mes bananes avec une courbette bien respectueuse.

Nous partons de l'hôtel à neuf heures, pour la plage, sur la mer de Chine. À peine dix kilomètres. C'est une journée de repos. La mer de Chine est semblable à toutes les autres mers, sauf pour les montagnes et les îles. L'horizon est coupé à plusieurs endroits par ces îles en forme de gros rochers mal taillés et couverts de jungle. Cette mer en prend une allure particulière. Ces masses sur la mer apparaissent souvent sur les peintures et documents ancestraux de tous les peuples qui ont habité ses berges. Le voile constant et inégal de l'humidité colore chacune de ces montagnes d'un gris vert de toutes les variations. Il y a aussi les pêcheurs. De gros bateaux, des petits, des modernes, des vieux. Des pirogues effilées, des bateaux parfaitement ronds en paille. Ils sortent avec le soleil et rentrent aussi avec lui.

La plage est déserte à cet endroit. Je suis premier à l'eau, une eau chaude, bien salée. Mary, Judy, Michelle et Lucky se mouillent à leur tour. Un ballon se matérialise et bondit de mains en mains dans une sorte de joute amicale. Je fais quelques bons sauts pour tenter d'éclabousser Lucky. Les filles jasant. Rachel se promène sur la plage. Elle n'aime pas l'eau, nous a-t-elle dit. Les autres se sont déniché quelques chaises et un peu d'ombre.

Je sors de l'eau. N'ayant pas de serviette, pour sécher, je pars à la course sur le sable bien tassé par les vagues. Un peu stupide, j'avoue. Je reviens, quinze minutes plus tard, et je dois me remouiller sinon brûler!

Ce soir, nous avons prévu une « cooking class ». Je m'en passerais, mais bon, pourquoi pas.

Le regroupement se fait à dix-neuf heures au restaurant Gioan, sur la rue Bach Dang, sur la jetée. Accompagné de Rachel, nous arrivons devant le restau un peu plus tôt que prévu. Je reconnais les deux madames-bambou de ce matin qui s'approchent de nous. Elles ne me reconnaissent pas. Elles s'adressent d'abord à Rachel qui refuse maladroitement, voulant être polie mais dégageant plutôt de l'agressivité. À mon tour, je ne dis que « bananes! ». Leurs yeux me reconnaissent et c'est la fête. Rachel n'y comprend rien. Elle s'éloigne furtivement de nos cris et rires. Elle doit croire que je suis du pays. Pauvre Rachel.

Han, la très jolie et souriante « professeure », nous accueille chaleureusement. Très vite, elle nous met à l'aise et je ne regrette pas d'être ici. Han parle un bon anglais, très coloré par son accent. Elle me surprend aussi avec plusieurs mots et phrases en français.

Nous fabriquons et mangeons de la « sweet and sour chicken soup », des « fried spring rolls », une « green papaya salad », un « fish in banana leaf » et une « aubergine in a clay pot ». Je suis prêt à m'ouvrir un restaurant à mon retour. Je me demande si Han viendrait m'épauler?

C'est le départ et le groupe s'accorde pour remercier chaleureusement notre professeur Han. Je m'approche d'elle à mon tour, et en français, je la remercie. Je tente une manœuvre risquée : je mets mes mains sur ses épaules, et je lui dis qu'entre francophones, il est nécessaire de se faire la bise. La peau de son visage déjà d'ocre, se chauffe d'un rouge couché de soleil. Mes compagnes rient, un peu gênées. Han ri jaune. Au revoir et merci!

Les enfants, les femmes, les hommes, partout, nous sommes totalement différents et pareils. L'humain n'est qu'un.

Le nez à terre, l'humanité se voit terriblement distante, étrange et menaçante. La tête bien droite, l'humanité devient nous, pareil dans ses différences et ses identités.

Le chaos de l'ordre. L'ordre du chaos.

2009.07.31, Kom Thun

Je n'ai pas ouvert mon calepin depuis mardi. L'horaire est chargé, serré. Le vélo est intense et mes sens sont en état de grâce. J'ose espérer que tout ce que je vis sera incrusté à jamais dans mon ventre.

Nous sommes à la pause midi, après soixante kilomètres de vélo, en montagne, s'il vous plaît. Mon corps m'étonne. Je m'étonne. Mes compagnes sont superbement amicales. Dans les montées, elles me devancent. Dans les droits, surtout là où la route est mauvaise, je prends les devants. Je m'amuse. Elles s'amusent. Tout va super bien.

Ce matin, Raymond a opté pour la camionnette. Je crois que c'en est fait du vélo pour lui. Surtout que les prochains jours s'annoncent difficiles.

Nous sommes au pied des Highlands, là où vivent les « minorités ». Ce sont des peuples, des tribus nommés Bana, Muong, Hmong, etc. Ces peuples vivent en isolation, refusant toute autorité. Lucky nous avise que nous ne pourrions pénétrer dans leurs villages. Le gouvernement, en bon parent, les isole du monde à son tour en guise de pénitence.

Pour monter la montagne, celle devant nous, il n'est pas question de vélo. Nous nous entassons dans la camionnette tandis que nos vélos sont embarqués dans le petit camion de ravitaillement.

Rendu en haut, déjà je sens un peu de fraîcheur, bienvenue. Le ciel est couvert et une brise chante dans la jungle. Nous reprenons nos vélos. Kon Tum est à une trentaine de kilomètres.

Cinq heures trente, j'ai trouvé du café. Un petit bistro sur le bord de la rivière de Kon Tum. Le café est dégueulasse. Ici, nous sommes loin des circuits populaires. Les étrangers sont rares. L'anglais aussi. Je me débrouille. Nous avons fait cent kilomètres aujourd'hui. Physiquement, je tiens bien le coup, mais j'avoue que c'est limite. Mais je me dis ça à tous les soirs. À tous les matins, je pète le feu et je ne veux que pédaler jusqu'au bout du monde.

Devant moi, la rivière se perd dans ses méandres. Les montagnes qui étaient hautes et claires en arrivant, se font maintenant envahir par de beaux nuages blancs, gris et lourds qui les habillent, probablement pour la nuit qui vient vite.

Notre hôtel, l'Indochine Hotel est simplet, morne, mais tout y est.

Mon groupe me hèle et me gronde du coin de la rue. Il semble que je n'aie pas écouté les « instructions » de Lacky et raté le rassemblement. Je les rejoins pour le souper, en ville.

Ce soir, je suis un peu bousculé par notre petite fraternité de cyclistes. Aucun ne me presse et tous me respectent. Mais, je suis un solitaire. Ou simplement un maladroit social.

Peu importe. Surtout ici, maintenant, je veux être tout à moi.

Je fais ce qu'il faut pour demeurer au sein du groupe, du reste très agréable et utile. Par contre, je me réserve des espaces, des temps. Surtout, je dois continuer de vivre ce voyage moi-même. Seul dans ma tête. Personne à impressionner.

Personne à surveiller. Personne devant moi.

2009.08.01, Buon Ma Thuot

Nous sommes à Buon Ma Thuot, je pense. Je suis assis sur un minuscule tabouret, sur le trottoir. J'ai décidé de me trouver un café. Ici, pas d'anglais. Pas de café. Mes gestes et simagrées pour faire comprendre que je veux un simple café, me commandent un repas complet avec eau-de-vie frelatée. Je n'ai pas faim et pas soif, surtout pas pour ce qui semble flotter dans cet alcool.

Je demande combien. On me montre une série de billets qui font 25,000 dôngs. Je paie 30,000 et je retourne à l'hôtel. Bof, mon «café» m'a coûté \$2.25.

Ici, c'est une ville industrielle. Cacophonique, bordélique, mais propre.

Cette journée s'est terminée sous la pluie, forte. Le plateau, le Highland, est constamment mouillé par la pluie. Nous n'avons fait que trente des soixante dix kilomètres prévus, le reste ayant été franchi en voiture.

Mais quelle joie d'être si sale, si emboué, si mouillé.

Lucky me semble épuisé ce soir. Il fait un excellent travail. Il trime dur pour s'assurer que nous ayons tout. Il prévoit bien et communique efficacement.

Il est cinq heures trente. Je baille aux corneilles maintenant. J'ai mal dormi. Ma nuit fut entrecoupée de réveils pipi et de rêves fantasmagoriques sans importance.

Il est encore tôt en soirée, après un souper rapide. Je propose une promenade sur la jetée. Seule Mary accepte, les autres voulant aller à l'internet, se coucher ou prendre une bière. Elle me jase un peu de sa vie. Je vois une souffrance sous la peau de cette amazone. Mariée une fois, un an. Il l'a trompée. Elle l'a rejeté. Elle ne se mariera plus jamais. Je lui jase de mon interprétation du système de circulation vietnamien. J'étends la même compréhension à la vie. Ne pas regarder en arrière, ni sur les côtés, droit devant. Éviter ce qui se présente devant nous, laisser aux autres le soin de nous éviter. Elle pige vite, bien. Elle aime. Je ne lui dis rien sur moi, sur mes souffrances. Ici, elles me semblent lointaines, idiotes même.

Nous sommes assis sur un banc, très proche de l'hôtel. Mary se frotte la nuque. Sans dire un mot, je me lève, je me positionne derrière elle

et je lui masse lentement, mais fermement les épaules et la nuque. Elle accepte avec un sourd grognement de plaisir. Je me souviens que c'est une femme qui n'aime plus les hommes. Je ne toucherai pas plus loin son cœur. Je ne veux pas me faire mordre.

Dans ce coin du Vietnam, le plateau, je trouve les gens moins accueillants. Ils ne sont pas habitués aux visites d'étrangers. Je le vois dans ces regards qui me demandent qui je suis, ce que je fais ici, chez eux.

Demain, nous allons vers Da Lat. Je nous souhaite du temps plus clément. Ma santé m'étonne encore. À part une légère constipation, même pas, tout va très bien. Ce midi, Mary et Judy m'ont convaincu d'acheter des pédales « à clips » à mon retour, pour m'aider à gravir les pentes.

Je n'ai pas sommeil. J'ai des fourmis dans les jambes. J'ose? Pourquoi pas, à cinq dollars, dix maximum, je n'ai rien à perdre. Au premier, je suis les affiches « massages ». Le même bonhomme, en tout cas son frère, le même comptoir, le même prix. Cette fois-ci, la fille, très jolie d'ailleurs, ne fait même pas semblant de me masser. Elle grimpe à genou entre mes jambes et passe sa main sous mes fesses. Bon. Je pige, plus vite cette fois-ci. Je me retourne. J'ose espérer qu'elle connaît quelques mots d'anglais. Elle insiste. Elle m'embrasse, sur la bouche! Elle taponne, son sourire est joli. Elle veut tant. Elle fini par me donner une demi-érection et elle sursaute de joie comme un enfant qui a réussi un truc de cartes. Vainqueur, elle saute en bas de la table. Elle me tend un petit formulaire et une plume. Sur le papier, je lis mal, sans mes lunettes. Je déchiffre « after massage extra ». Je dois inscrire un chiffre. Avec les doigts, je lui demande combien. Elle me demande si je veux un « suki? ». Elle me regarde dans les yeux. Elle ne voit pas que le vélo a gagné la bataille, plus bas. Je ne veux pas traîner. Je lui fais comprendre que je suis fatigué. Que je reviendrai demain, à midi et que je demanderai pour elle, Lin. Je lui passe un cinquante mille et je m'esquive.

Je suis dans ma chambre, prêt pour dormir. Je me surprends encore à penser au Cambodge, où je serai seul. Le groupe est super, mais ce voyage, mon voyage m'appartient. Il est à moi, à moi seul.

2009.08.03, Da Lat

Nous sommes à Da Lat pour une journée complète. Une pause. Pas de vélo. Je suis assis à une table isolée pour déjeuner. Je fume pour décourager mes copines et Raymond, surtout, de se joindre à moi. Tous comprennent. Nous nous saluons.

La journée d'hier me hante. Je n'ai rien écrit hier dans mon calepin. Je ne voulais pas briser la magie. Je n'ose plus rien dire sur le reste de ma vie, mais hier, à date, est la plus belle journée de ma vie.

En selle dès sept heures, nous avons parcouru plus de cent dix kilomètres, destination: Da Lat. « Da » veut dire « je ne sais pas » et « Lat » veut dire « lac ». Les Français auraient demandé à un paysan le nom de ce lac. Le fermier aurait répondu, « je ne sais pas ». Les Français ont baptisé l'endroit ainsi.

Hier. Dans les hautes terres, au centre même de ce pays, parmi les peuples indigènes, les plaines fertiles, les villages de boue et de vie, les montagnes, les nuages, au Vietnam le plus authentiquement proche de ce que ceux, qui ne l'ont jamais visité, imaginent.

Un pur voyage d'un jour, du sport extrême. Avec cette boue argileuse rouge, le vélo filant entre les vaches, les cochons, les poules, les motos, les charrues, les buffles d'eau, les madame-bananes, d'un minuscule village à l'autre, tantôt sous le crachat doux, tantôt piqué par des clous d'eau acérés, lancés par ces nuages constamment en mouvement, j'ai été complètement heureux.

J'ajoute. Des pauses vélo courtes mais combien bienvenues. Des échanges vrais et sympathiques avec des enfants, encore, des jeunes, de belles adolescentes déjà en jeans trop serrés. Des pêcheurs avec leurs nasses bien ancrées sur leur moto. Une montée épique de quatre kilomètres et demi, vers, dans les nuages et la jungle bruyante.

Je n'ai jamais été aussi emboué, sale, puant, crasseux dans mon corps. Je n'ai jamais été aussi dégraissé, propre, sain, immaculé dans mon âme.

Le deux août deux mille neuf, hier. Une date à retenir. Si mon voyage s'arrêtait ici, j'aurais atteint mon but.

Ce matin, et le reste de la journée, nous restons à Da Lat. Une journée pause. J'aurais préféré poursuivre et reprendre le vélo. Je me

méfie un peu de ces journées pauses. Je me méfie des musées, des visites touristiques.

Ce matin, mes intestins ont bien repris goût à bouger convenablement. Tout va de ce côté. Mes épaules et mes mains, elles, se plaignent de l'abus de ces derniers jours. Je suppose que la pause d'aujourd'hui est nécessaire.

Lucky nous fait visiter un drôle de palais royal, sur les hauteurs de Da Lat. Une maison géante dans le style rococo, très français et moderne. Bien qu'il y ait une petite foule et que je conçoive l'importance historique de l'endroit, la visite m'ennuie. Dehors le premier, je fume sous une petite pluie gênée. Le groupe se rassemble lentement et nous prenons le chemin du « crazy house ».

Je jongle avec l'idée de me séparer du groupe. Je ne veux pas faire une autre visite. J'ai besoin d'être seul. J'ai envie de passer la journée avec moi-même. Notre jeune guide semble me deviner et nous précise que ce sera la dernière activité de la journée. Que nous serons « libres » après, jusqu'au souper ce soir. Il en profite pour s'assurer que nous avons tous compris la ville, sa géographie. L'hôtel est là, le centre-ville est là. D'accord? Personnellement, je n'ai pas encore pigé cette cité, mais je me tais. Je me retrouverai.

Le « crazy house » ou Hang Nga Guesthouse, dès l'abord, j'aime. Une perle, au cœur d'une platitude. Une création architecturale géniale, folle, magnifique. J'en visite les chambres organiques, je monte et descends ses escaliers tordus et confortables, je traverse ses pontins ludiques, je vois ses couleurs et ses formes joyeuses. Certaines sections sont toujours en création, en construction. Je suis impressionné par la technique, les matériaux. Un hasard place l'architecte elle-même sur les lieux aujourd'hui. Ms Dang Viet Nga, paraît-il. Une artiste, je la félicite d'une poignée de main solide.

Une jolie employée guide, postée à la sortie, ou l'entrée, c'est selon que l'on sort ou que l'on entre, semble s'ennuyer. Encore le premier du groupe prêt à partir, même si la visite m'a plu, j'amorce la conversation avec elle. La fille est volubile, verbomoteur. Elle n'a aucun intérêt pour ce que j'aurais à dire, tant mieux, de fait, je n'ai rien à dire. Elle s'amuse à me faire savoir que son anglais est excellent et que j'ai du bedon. « Little Buddha, you pregnant? », me dit-elle en me frottant le ventre! Effrontée, l'enfant.

Enfin seul. Au centre de Da Lat. Maintenant, je vois que je suis au fond d'un creuset. Tout autour, la ville remonte. Tout autour, les maisons et les bâtiments couvrent les flancs du bol. Les grandes rues viennent toutes mourir dans le centre après avoir rubané sur les bords du cratère. Avant de se séparer, nous avons pris un très bon café à un bistrot très européen avec Janis Joplin en coulisse. Les filles ont fait des plans de shopping et de lunch. Je me suis tenu tranquille, les avisant que je passerais l'après-midi en solo. Je crois qu'elles pigent qui je suis.

Le lac repose au fond de la ville. Sur ses berges, à l'ouest, vit le marché central. Ce lieu où tout se vend, tout s'échange, tout vient et va, est magique. Ce lieu vaut dix musées nationaux. Ce marché grouillant est le musée de la vie de Da Lat. Je me fige comme un mannequin devant la dizaine de vendeuses de bibittes vivantes. Comme partout ici, les motos, les piétons et les marchandises font simplement le tour de moi. Je ne bouge pas, je regarde, je fixe. Les anguilles nerveuses se débattent dans le petit peu d'eau qui les gardent vivantes. Les anguilles sont divisées par ordre de grandeur dans des casseroles. Un peu en retrait, une autre marmite est recouverte d'un filet. Le filet sursaute constamment. Des choses essaient de s'en échapper. Une de ces choses, une grosse grenouille, trouve le trou et se retrouve sur le pavée. Une grosse main noire de terre marine l'attrape rapidement et la remet en prison, refermant un peu mieux le filet. Une moto se faufile entre moi et la marchande de créatures visqueuses. Une, deux, trois... dix énormes grenouilles se retrouvent pêle-mêle dans un sac de plastique qui en est à sa cinquième vie. Une pesée rapide sur un plateau balancé révèle une grenouille de trop qui retourne au filet. La moto repart avec son sac mouvant entre ses roues.

En pénétrant à l'intérieur du bâtiment du marché, la lumière est noire. Je cherche le plancher sous mes pieds hésitants. Mes yeux s'adaptent et je découvre les étals de viande. Des dizaines d'étals. De la chair vive exposée partout. Des ossements, des viscères, des xylophones de viande, des liquides gluants et encore fumants, des mains dans tout ça. Je passe, lentement sans savoir si je suis dans l'allée des acheteurs ou celle des marchands. Personne ne me porte attention. Les marchandes frappent leurs morceaux d'animaux avec vigueur et expertise. Les coupent, les grattent, les disposent. Certaines ont une enclume de bois, d'autres utilisent le plancher. Une femme m'offre quelque chose. Voyant que je ne comprends pas, elle me montre un morceau qui pourrait être l'intestin d'un pauvre veau décapité. Je refuse poliment. Elle semble amusée.

Un peu plus loin, des monceaux bien ordonnés, bien colorés. C'est beau. Je ne sais pas ce que c'est. Je devine des épices? Je m'approche. C'est trop dru et grossier pour être des épices. Je vois. Je m'étonne. Des crevettes, des mini-crevettes séchées. Des millions de petites crevettes, séchées, catégorisées, réunies par grosseur et par couleur, empilées pour être achetées au kilogramme. Je n'arrive pas à imaginer à quoi elles peuvent servir.

Voici la section du linge et des bébelles de tout acabit. Je passe vite. Les anguilles m'appellent pour une dernière visite. J'y retourne. Maintenant, un marchand a débarqué une cage remplie de poules bien malheureuses. Vivantes, elles ont les pieds et les ailes attachés, entassées comme des chiffons. Elles attendent de se faire tordre le cou par une cuisinière contente d'offrir de la volaille fraîche à sa famille ce soir.

J'ai faim, pas pour de l'anguille, sûrement. Une marchande, assise sur le trottoir, offre des litchis, des poires et d'autres fruits du coin. Elle a aussi un sac de baguettes, vestige du régime français. Un paquet de litchis et un pain feront mon affaire. Dix milles dôngs, environ soixante-quinze sous. Je m'assois sur un premier banc. Mon nez immédiatement proteste et me force à me relever. Devant moi, une marchande vend des durians. Je comprends alors l'effroi de mon nez et je pars à la recherche d'un autre banc. J'en trouve au centre du rond-point et je m'y installe pour grignoter lentement mon buffet. Je suis bien. Je suis heureux.

En grignotant la pelure fragile des litchis, je repense à ce fruit terrible qu'est le durian. « Smells like hell, tastes like heaven », il pue comme l'enfer et goûte comme le paradis. C'est de Lucky. La vie, c'est un durian. Ma vie est un durian. Le bien et le mal, le mal et le bien, la douleur et le bonheur. Oui, il ne peut y avoir de plus sans moins. Sinon, la vie est un litchi ou un pain; peu de goût, terne, morne, neutre.

Je quitte le bourdonnement du marché et du centre-ville. Je longe le lac. Le lac Xuan Huong. Il y a un bâtiment sur la rive opposée, où sont amarrés des petits bateaux en forme de signes. Sûrement des promenades sur le lac pour amoureux. Je m'en étonne, toute démonstration publique d'affection étant réprimée. Peut-être que ces bateaux sont pour les enfants, ou encore les vieillards qui peuvent oser outrepasser les conventions.

Le temps est gris et doux. Da Lat a été fondée par les français qui en ont évacué les quelques aborigènes qui y vivaient. Les femmes françaises, prises sous la lourde chaleur de Saigon, s'étaient plaint à leur mari et sous peine de sécheresse nuptiale, avaient exigé un endroit plus vivable. Les hommes du roi trouvèrent rapidement ce lieu dans les hauteurs du pays et y construisirent un petit Paris, une ville de fleurs et de douceurs.

Mes mains sont en piteux état. Mes tunnels carpiens doivent être complètement bloqués et emprisonnent mes cordes de marionnettes. Je tente d'oublier ce petit tracas. Je n'en ai pas besoin avant demain. Déjà, demain sera la dernière journée vélo au Vietnam, pour rejoindre Nha Trang. De là, ce sera un vol pour Saigon. Avant que je reprenne un vélo, au Cambodge, dans trois jours, mes mains se seront reposées.

Je consulte une carte de la ville que Rachel m'a remise. Mon chemin vers l'hôtel me semble assez simple. Je longe le lac un bout. Selon ma carte, il y a un parc pas loin. Si je le traverse, je devrais aboutir sur la rue Pham Hong Thai.

Le parc est magnifique et désert. Seuls deux touristes chinois se prennent en photos en essayant d'inclure dans leurs prises, les plus beaux massifs de fleurs et un peu de la ville en arrière. Je flâne un peu. Il y a des petits kiosques en forme de temples. J'aperçois une ouvrière penchée, presque cachée dans les fleurs. Elle semble manipuler une minuscule paire de ciseaux. Je m'ennuie dans ce parc. Trop propre, trop correct, trop ordonné.

Une ruelle le borde. Je l'emprunte et tourne immédiatement dans une deuxième petite rue, en m'éloignant du parc. Je suis dans l'autre ville. La ville des habitants. La ville où vivent les gens, les gens ordinaires. Les petites maisons de bois sans fenêtre s'entassent l'une sur l'autre en tentant de gravir le flanc vers la grande rue princière d'en haut. Je n'y vois personne, sauf par le ricochet de quelques bruits domestiques. Entre les demeures, les cours sont vides. Quelques poules et un chien en traversent une et disparaissent.

Je marche lentement. Je respire tranquillement ce village dans la ville. Bientôt, la pente devient plus prononcée. Atteindre l'avenue d'en haut me semble relever plus de l'alpinisme que du tourisme. Enfin, au moment où j'allais consulter ma carte, un escalier de béton m'offre de monter en haut confortablement.

La grande rue Pham Hong Thai est plus active. Elle m'accueille comme si elle ne voulait pas de moi. Un gros camion me somme à grands cris de rester bien sur le bord. De l'autre côté, il semble y avoir une grosse demeure entourée d'un grand terrain vert, lui-même clôturé d'une haute grille travaillée. Ce doit être un vestige de ce petit Paris que les dames françaises y ont fait bâtir. Les ruelles cabanes que je viens de quitter logeaient sûrement les valets, les ouvriers et sûrement quelques amants de ces dames.

Le trafic me tasse vraiment sur la bordure étroite. Je traverse dès la première occasion. Plus loin, Mary et Judy déambulent vers moi. Je les attends. Ensemble, nous marchons jusqu'à l'hôtel. Judy est noble, intelligente et avare de ses mots. Lorsqu'elle parle, c'est pour dire quelque chose. Elle est à l'aise avec le silence. Moi aussi.

Mary, elle, est une belle grande aux cheveux noirs. Elle se présente rebelle, dure, sans pitié. Aujourd'hui, avec seulement quelques mots inutiles, j'y vois un cœur d'enfant. Une enfant qui veut, qui rêve, qui espère. Une enfant qui a peur aussi.

Je me commande un café au bar et je m'installe sur la terrasse pour noter ma journée. Les autres arrivent presque en même temps et me saluent. Rachel. Elle commence à m'énerver. Je cherche le mot, le pourquoi. Hautaine? Fausse?

Karen et Michelle. Deux mamans. Super gentilles. Sans intérêt.

J'ai juste le temps, avant d'aller souper, pour une petite sieste.

2009.08.04, Nha Trang.

Nous partons tôt de Da Lat, avant sept heures. Nous devons d'abord gravir les montagnes qui entourent la ville. Une montée difficile, longue. Une montée magnifique. La jungle nous accompagne. Une jungle serrée, bruyante d'oiseaux et d'insectes, humide, pure, dure. Il n'y a aucune voiture ou moto. Nous avons la route et la jungle à nous. Pénible et magique.

Du haut, le littoral s'étend à perte de vue dans la mer de Chine et nous invite à descendre. Ici, la jungle a manqué d'emprise à certains endroits où le roc s'est proclamé roi. Je me lance. Quinze kilomètres. Mes freins fondent. Une descente capotée, folle, dangereuse. Les rochers, les falaises dont les façades me semblent uniformes et nues, sont impressionnants. Sur la route découpée dans ce monde de géants, on se sent très petits. Il est facile d'imaginer que les montagnes ne sont faites que d'un seul morceau de roc, une seule roche immense. Les petits troupeaux de vaches, fréquents et souvent conduits allègrement par des enfants pas plus hauts que trois pommes, nous ont fait inventer le « COW ALERT », que le premier criait aux suivants. Une collision avec une de ces bêtes osseuses serait, pour le moins, malheureuse.

Enfin la plaine. Les rizières. La chaleur. La jungle s'est arrêtée au pied des montagnes.

La route vers Nha Trang est belle. Les villages y logent l'un après l'autre. Tout me semble calme, beau. Les vaches se font conduire lentement. Les enfants marchent tranquillement. Les bananiers dorment. Même la route, brisée, cassée, ne semble pas s'en faire.

Bientôt, je perçois un changement, une agitation subtile, une métamorphose de la route. Les fermes et les villages sont remplacés en cachette par des bâtiments plus industriels. Les motos et les camions nous poussent de plus près. Les klaxons résonnent. Les tentacules d'une ville. Les abords de Nha Trang.

Cent kilomètres de vélo aujourd'hui.

Notre hôtel est situé sur la plage. Une grande plage sérieuse et officielle avec ses parcs, ses bancs, ses kiosques, ses stationnements et sa grande avenue à quatre voies bordée de l'autre côté par de grands et modernes hôtels. C'est la grande Riviera vietnamienne. Le

centre touristique. Nha Trang pourrait s'appeler Cancun, ou Rio, en plus petit.

Un café et une bouteille d'eau avant la douche requise d'urgence.

Je m'étonne encore. Je me sens bien. Ce fut une excellente journée. Comme je me l'imaginai, il y a deux mois, en rêvant du voyage. Mes jambes, mes épaules se portent bien. Mon cul est un peu endolori. Mes mains sont toujours engourdis. Dans ma tête, règnent le calme et le contentement. La fierté aussi. Je reconnais avoir eu, aujourd'hui, et sans savoir pourquoi, quelques décharges mentales douloureuses en pensant à combien il est facile de trahir ceux qui nous aiment, ceux que nous aimons. Mais ici, toute trahison est impossible. Il n'y a rien ni personne à trahir. Surtout pas moi.

Le vélo, le Vietnam, la jungle, la boue, la mer, la bonne fatigue et le bien-être de mon moi présent, maintenant, ont vite repoussé ces pensées inutiles, comme dirait Jean-Claude.

Quelle belle et sauvage expérience que le souper en groupe ce soir. Un restaurant, le Lac-Cân, populaire auprès des locaux. Un Schwartz Vietnamien. Hyper bondé de familles, de couples et de groupes de tous genres. Une chaleur incroyable que les petits fours incandescents placés devant nous accentuent sans vergogne. Mary va s'évanouir. Je sors quelques fois pour une cigarette et un peu d'air. La nourriture est fantastique. La vie bourdonne, sue, passe, repasse. Je suis au Vietnam, le vrai, dans ce restaurant situé dans une fausse ville.

2009.08.05, Nha Trang.

Excellente nuit. L'hôtel est super, d'architecture pure caraïbe. En sortant de ma chambre ce matin, dans le corridor ouvert à la nature, le soleil levant pointait directement sur moi, au-dessus de la mer de Chine. En m'avançant vers lui, pour prendre l'ascenseur, je me suis pris pour un Pavarotti s'avançant sur scène, aveuglé par le plus puissant projecteur du monde.

Je m'installe pour déjeuner. Je me surdose de très bon café et de bacon cuit parfaitement. Je suis bon pour la journée.

Ma main droite est quasi-inutilisable. Les deux derniers doigts sont anesthésiés et mon pouce s'endort. J'ai trois ou quatre jours avant le prochain vélo. Quand même, ces phalanges sont importantes pour le vélo, et, j'ai découvert, pour s'essuyer le cul.

Je ne suis pas inquiet. Je crois que je me fous de demain. Pour une fois, je n'ai aucune angoisse pour ce qui sera, ce qui viendra. Maintenant, « now », moi.

Pensant aux demains auquel je ne pense pas, je me déclare content d'être seul. Dans le sens de ne pas être en couple, ou même avec un ami. La solitude me va, me sied. Pas de négociations, pas de pression. Je fais ce que je veux, même si c'est rien du tout.

Je pars en promenade. La grande avenue fourmille à cette heure matinale. Les mêmes règles s'appliquent. Je joue à la traverser plusieurs fois en m'étonnant toujours de la facilité et de la sécurité du système. Ici, à Nha Trang, ville pour touristes, les madames bananes sont transformées en madames lunettes. Le même bambou à l'épaule, le même chapeau conique, elles transportent de grands cartons épinglés de centaines de verres fumés et autres nécessités de la plage. Moins bucolique, mais mieux adapté!

Mais, c'est toujours le Vietnam. Hier soir, j'ai pu voir les trottoirs se métamorphoser, comme partout ailleurs ici, en restaurants improvisés, parfois avec une seule marmite, un seul tabouret de plastique rose usé.

À dix heures, nous nous regroupons à l'hôtel pour une randonnée en bateau. Au port, il y a des centaines de visiteurs qui vont et viennent sans ordre apparent. Je n'aime pas ça. Je ne veux pas être un parmi des milliers de touristes.

Lucky nous fait signe de le suivre. Nous descendons les marches de béton du quai où sont accostés des dizaines de bateaux style promenade de groupe. Je réalise que nous avons un bateau à nous. Seuls le capitaine et un matelot seront étrangers. Je relaxe. Allons-y.

Une heure de cabotage, dans le port pas mal impressionnant de Nha Trang. Nous longeons des rives où des fermes de pisciculture sont en pleine activité. Nous contournons ces îles-rochers qui semblent nouvellement nées. Enfin, le capitaine oriente le bateau vers une baie déserte et jette l'ancre.

L'endroit est féérique. Le vent y est interdit. Le fond marin pourrait être à deux ou dix mètres. Quelques méduses s'éventent, ici et là. Je suis le premier à l'eau. Une eau douce, tiède, onctueuse. Une eau qui me lave et me berce. Deux heures de farniente. Deux heures qui permettent à Mary et Rachel de montrer leur maillot. Mary, un maillot moulant et efficace. Rachel, un bikini ridicule qui la force à se retenir le ventre.

Je nage. Je fais un, deux, cent coups de « crawl ». Revenu au bateau, je comprends que Rachel a échappé le masque d'apnée que le capitaine lui avait prêté. J'entends Lucky crier qu'il est trop creux, qu'il est perdu. Rachel a déjà commencé à négocier un prix.

Je me sens d'attaque. Je plonge. Le fond se révèle très loin. Je vois le masque, très bien, jaune sur beige. Je poursuis, je fonce, je défonce. La masse d'eau enfonce des clous dans mes oreilles. J'attrape le masque et je me laisse remonter. Mes oreilles crient. Brisant la surface, le masque en premier, je dis, calmement, avec un souffle qui m'étonne moi-même : « not bad for a smoker, hey? ». Mes oreilles se sont calmées après quinze minutes de brasse tranquille.

Bravade? Pourquoi pas. Je n'ai pas été inquiet. Arrivera ce qui arrivera.

De retour au quai vers quatorze heures trente. Le reste de la journée est à nous, à moi. Je n'étonne personne quand je les salue pour partir seul. Un peu plus tard, par pur hasard, je les retrouve assises à une table d'un café. Je ne peux les éviter, bien que j'aie préféré. Je me dirige vers elles et rapidement, je les salue et je repars. J'ai besoin d'espace. Elles aussi. Entre elles, elles bavardent en australien. Quand je suis là, elles savent que leur accent et leur débit m'excluent

souvent de la conversation. Elles font des efforts. Pourquoi faire des efforts? Je ne m'intéresse pas à leurs histoires et vice versa.

Ce soir, pas de souper en groupe. Je vais aller seul. Elles comprennent. Lucky, je crois, m'envie.

Une terrasse à la française sur l'avenue, une lune pleine sur la mer, un steak de buffle délicieux, un thé au gingembre à point.

Il me reste deux jours avec ce groupe. Parfait. J'ai bien aimé à date. Tout est beau. J'ai quand même hâte de poursuivre mon voyage en solo, post-Vietnam.

2009.08.06, Nha Trang - Saigon

Je me réveille avant la lumière, à quatre heures quarante cinq et je me sens frais et dispos. Sans hésiter, je m'habille pour aller sur la plage. Je vais profiter du calme et attendre le lever du soleil. Je pense même m'asseoir en lotus, devant la mer de Chine, pour le spectacle.

Je traverse le grand boulevard, presque vide à cette heure. Sur la plage, mes yeux prennent quelques instants pour s'adapter à la pénombre. Je suis surpris, et déçu. Des centaines de personnes y sont déjà. Les NaTraniens et les NaTraniennes se baignent, jouent au badminton, joggent, marchent, font des moulins à bras ou sont assis en contemplation. Ils le font presque en silence. Le ciel commence à définir l'horizon sur la mer. Je m'empresse de fendre l'eau noire et de plonger dans l'encre. L'eau est douce. Le fond est sableux. Je retourne sur la berge et je m'assoie en lotus. Quitte à faire rire de moi.

Le bleu foncé tourne en violet lumineux. Bientôt, les roses et les jaunes s'en mêlent. Il m'est facile de savoir exactement où, sur cet horizon, se pointera l'astre du jour. Il s'agit de voir la lumière précurseur.

Je semble être le seul intéressé au soleil encore caché. Les vietnamiens continuent leurs ablutions et leur gymnastique. Je me rappelle Hanoi, autour du lac, mon premier matin, déjà lointain.

Le soleil est bien installé. Il colore et entame les brumes, s'accrochant aux îles-montagnes au large, devant moi. Je me sens bien. Je suis bien. Ma main droite est toujours inutile, mais aujourd'hui, je n'en ai pas besoin.

J'attends le transport pour l'aéroport. Nous volons vers Saigon, ce matin. Je m'achète un carton de cigarettes. La madame cigarette, comme tous les Vietnamiens, peine à prononcer tout ce qui finit par « teen ». Les « teen » deviennent des « ty ». Mon carton de cigarettes coûte donc soit « one hundred and sixty dôngs » ou « one hundred and sixteen dôngs ». C'est un peu pénible. Finalement nous nous entendons pour cent soixante dôngs.

Ma liasse de dôngs est mince. J'ai le temps de marcher au guichet automatique que j'ai repéré hier soir. En moins d'une minute, j'ai une nouvelle liasse d'un demi-million de dôngs. Mon portefeuille se plaint en déchirant une de ses coutures.

Ici aussi il y a des fumoirs. Même si c'est un tout nouvel aéroport, érigé pour accueillir les milliers de vacanciers espérés, la cigarette demeure chère aux asiatiques. Un jour, peut-être seront-ils convaincus par les nouveaux touristes de se mettre à la page de la santé mondiale. En attendant, j'en profite.

L'ATR se pose doucement à Saigon. Un petit vol sans histoire. C'est une grande ville, moderne, beaucoup plus ordonnée, calme et c'est un peu plus frais. Dès les premiers kilomètres vers l'hôtel, je n'aime pas cette ville. Elle me semble trop ordinaire.

Quand même, c'est une ville importante. Au menu aujourd'hui : d'abord la visite du Palais de la réunification. Ce fut le centre névralgique des Sud-vietnamiens durant la guerre. Très décevant. Un malheureux musée qui ne raconte rien. Ensuite, le musée de la Guerre, un autre. Ici au moins, on nous dit que les Sud-vietnamiens et les Américains ont été des sauvages. Les vieux avions, les tanks et les canons rouillent dans la cour. Les guides s'ennuient sur un banc en attendant que leurs charges aient fini de se faire écoeurer par les photos de morts et de mutilés.

Je suis vieux. Ce musée parle d'un grand événement survenu alors que j'avais quinze ou seize ans. Je me sens comme ce tank, rouillé. Celui-ci porte le numéro de série USARMY12P412.

Ma chambre d'hôtel, je note 1006 de peur d'oublier, est confortable.

Il est dix-sept heures trente. Non, je n'aime pas cette ville. Occidentale. Disciplinée. Le trafic obéi docilement aux feux de circulation. Lorsqu'ils virent au vert, le mur de motos déferle en tsunami vers le prochain feu. Malheur au piéton qui pensait traverser un boulevard vide. Même les filles sont moins belles. Elles sont grimées, à l'européenne. Elles ont des teints gris, maladifs.

Près de la cathédrale, dans le minuscule parc au centre du rond-point, un couple en habits de noce travaille fort à poser pour la caméra. Les poses sont hilarantes. Les tourtereaux se plient en six, sur une couverture et tentent d'offrir à la lentille, leurs visages sans sourire. Laky nous précise qu'ici, les photos officielles se prennent plusieurs mois avant le mariage. Elles serviront à décorer les murs de la salle de noce. Les époux doivent nécessairement porter les mêmes costumes, sinon l'effet est raté.

Saigon a beaucoup d'histoire. Les Français, surtout. Aussi, les Japonais et les Américains y ont laissé un peu de leurs odeurs. Même Hollywood y a tourné quelques films majeurs. Il y a des hôtels majestueux, des cafés parisiens sur les rives de la rivière Saigon. Je la trouve toujours ennuyante.

Ce soir, je m'efforce d'accompagner le groupe au souper. Surtout parce que Mary nous quitte demain. Elle aurait une ou deux transactions immobilières importantes à régler à Sydney. Il y a des atomes crochus entre elle et moi. Elle me regarde avec des yeux un peu tristes. Ils me disent qu'elle le sait aussi. Ce ne sera que ça, un peu de tristesse.

Le resto est super sympathique. Très familial. Très bruyant. Il fait beau. Nous marchons dans le vieux Saigon en jasant, de tout et de rien. Une bonne crème glacée, vraiment très bonne, couronne une belle soirée.

2009.08.07, Saigon

Quelle nuit totalement noire dans le sens inverse de blanche. Il est sept heures et je suis dans mon lit, perdu, égaré. Je me pousse sous la douche et file au déjeuner. Je suis au rendez-vous de huit heures, au lobby, tel que prévu.

Deux heures de route en camionnette, dans un trafic à la montréalaise, nous amène à Cu Chi, les tunnels. C'est un parc protégé. Les tunnels d'où les Viêt-Cong ont si frustré et massacré les Américains, sont aménagés pour des visites. La jungle est vraie, naturelle et belle. La promenade agréable. Mary et Jude s'engouffrent pour un vingt mètres sous terre dans la noirceur totale. Je n'y vais pas.

Nous voici dans un secteur industriel, sale. De nombreux bâtiments bigarrés, hangars géants, camions et citernes jonchent le paysage. La camionnette emprunte une route qui mène à une grappe de structures à vocation mystérieuse.

Un atelier protégé, pour les éclopés de la guerre. Bon, d'autres causes aussi, plus récentes sûrement. Le jeune qui veut nous expliquer les choses, souffre d'un léger retard mental, du moins, d'un trouble quelconque. Je ne comprends pas un traître mot de ce qu'il nous dit. Nous écoutons, nous faisons comme si nous écoutions. Puis, c'est la parade du groupe dans l'atelier lui-même. C'est une fabrique d'objets laqués. Enfin, je pige, je m'intéresse. Les femmes et les hommes,

pas si éclopés que ça, s'affairent à diverses étapes du processus. Encore, les explications du jeune se perdent. Je regarde et je comprends. Je suis le groupe jusqu'au magasin. Bien entendu. Le magasin pour que les riches et les moins riches mais quand même désolés pour ces pauvres enfants de la guerre, achètent quelque chose. Ça, ça me fait chier.

Je sors de la boutique pour griller une cigarette. Merde. Une pancarte interdit la cigarette. Un gardien souriant, me pointe vers une petite table dans un coin et me fais signe que je peux fumer là. Je le remercie de la tête.

Les filles semblent bien décidées à acheter tout ce qu'elles pourront transporter dans leurs bagages. Je m'ennuie. Je retourne vers l'atelier. Une femme, d'âge moyen, s'affaire sur une pièce en forme de soucoupe. Je m'approche. Elle me fait un beau et vrai sourire. Je le lui retourne. Je m'assois à ses côtés. Elle en semble ravie. Je la regarde placer de minuscules morceaux de coquille d'œuf sur la laque fraîche. Avec un très petit couteau, elle écrase, déplace, replace les poussières jusqu'à ce qu'elle soit satisfaite. Elle me sourit et m'offre de m'essayer. Je refuse poliment. Puis je me laisse aller. La laque est visqueuse, noire. Mes tentatives sont assez réussies. J'admire le travail de cet atelier. De ces femmes, de ces hommes. J'en prends note, des visages, des techniques. Je n'oublierai pas.

Je suis seul à Saigon. L'après-midi est libre. Nous nous retrouverons à seize heures trente, à l'hôtel. Je cherche la rivière, le port que j'ai entrevu la veille.

« Darling, one hour? Cheap? ». Je me retourne. Une fille en moto, sur le trottoir. Elle me suit de près, très près. Elle porte un casque, c'est la nouvelle loi. Elle a la plus grosse poitrine de tout le Vietnam, retenue par un pull hyper serré. Un visage peinturé, j'avoue, avec goût. De partout, elle dégage la pute. « One hour, you come with me, I take you, yes? » Je lui souris, et je fais signe que non, non merci. Elle me suit encore, insiste. Elle semble pressée et me presse. Je répète mon refus, toujours avec le sourire. Elle n'en veut pas. Je me fâche à l'intérieur. Quand même, non, c'est non. Je me rappelle qu'ici, il est interdit de se fâcher. Plutôt baisser ses culottes en pleine rue. J'arrête de marcher. Sans me retourner, je me croise les bras et j'éteins mon sourire. À cet instant même, j'entends le moteur de la moto accélérer et, sur ma gauche, la fille se sauve comme si un démon lui était apparu. Je pense comprendre. Même si personne ne se fâche ici, quelqu'un peut laisser savoir qu'il n'est pas content. Ma

posture soudaine, bras croisés, visage neutre, était probablement très limite et, pour elle, très menaçant.

Peut-être aussi qu'elle a vu un policier.

À quelques coins encore, un pousseur de tuk-tuk me fait signe, toujours une heure, « cheap ». Les putains et les tuk-tuks ont les mêmes horaires, les mêmes tarifs. Il me poursuit, d'un coin à l'autre. Je m'arrête, j'efface mon sourire, je me croise les bras... Il se sauve. Incroyable. Je sais maintenant comment dire non en Vietnamien.

Enfin le port. Un vrai port plein de gros bateaux de toutes les couleurs, surtout brun rouille. La rivière est brune, huileuse. Sur l'autre rive, de vieilles structures industrielles pourrissent au soleil. Une de ces industries défuntes arbore encore son panneau d'origine : « CARIC », probablement française.

Il y a un resto-café à la française un peu plus loin. Je m'y attable avec mon carnet. C'est agréable, la rivière toute proche ne sent rien. Le café noir est superbe, chaud, bien corsé. Il y a un traversier, deux traversiers, qui courent d'un bord à l'autre pour déverser leur cargaison de motos et de tuk-tuks. Ils doivent se faufiler entre les gros bateaux, les bateaux-mouches, les jonques et les petites embarcations qui fourmillent sur l'eau.

Cet après-midi, je me réconcilie un peu avec Saigon. J'ai presque envie de rester ici encore. Ses rues sont vivantes, grouillantes, bien aérées.

Je retourne, seul, vers mon hôtel. Le souper fut bien apprécié. Un violent orage a éclaté alors que nous mangions confortablement assis à l'intérieur. La nuit en a été rafraîchie. Je passe par le marché du soir, à deux coins de l'hôtel. Une espèce de kermesse de vendeuses de tout, de restaurants de rue, de promeneurs festifs, de jeunes, de vieux. Je m'achète quelques chemises de soie, extra-extra larges, pour presque rien.

Dernière nuit à Saigon, au Vietnam. Demain, je pars pour le Cambodge.

2009.08.08, Saigon – Siem Reap

J'attends mon transport pour l'aéroport. J'ai fait mes adieux aux filles, à Raymond, à Laky. Je me sens bien, d'attaque. J'ai hâte de me retrouver seul. D'aborder mon nouveau défi.

Le premier, et le seul de mon voyage, un monsieur fâché, mais très fâché. Pourtant, à ce que je vois, c'est lui, le chauffeur de taxi les bras en l'air, qui a fauché la camionnette qui me transporte. Il vocifère et crie à mon chauffeur. Celui-ci demeure calme. Les deux sortent leur cellulaire et consultent probablement leur employeur respectif. Il devient clair que nous sommes pris ici. Que le chauffeur de taxi ne nous laissera pas partir. Mon avion ne part que dans deux heures. Je suis calme. Pas inquiet. Plutôt amusé.

Mon chauffeur me signale poliment que je poursuivrai ma route dans un autre taxi, à ses frais. Je lui laisse quand même un pourboire et cinq minutes plus tard, je suis à l'aérogare.

C'est ma libération, mon affranchissement du groupe. Je l'attendais, cette journée. Seul, j'adore. Je me sens bien, je roule, je coule comme une rivière. La partie Vietnam a été superbe, magnifique même, le groupe aussi. Mais là, je passe ailleurs.

C'est Vietnam Air qui doit me transporter à Siem Reap. Mais VN823 accuse un retard d'une heure et demie. Désolé, « solly, please, tank you, for meal, yes? ». Je comprends que le morceau de papier que le gentil commis me remet, est bon pour un repas à la cafétéria, courtoisie de VietAir. J'avale un excellent Pho Bô. Y a-t-il des genres en vietnamien? C'est peut-être une Pho Bô?

Enfin, quatorze heure trente, Siem Reap m'accueille. Vannak, Nak pour les intimes, m'attend, tout poli, tout droit, avec sa pancarte bien imprimée « Philippe Gay ». Il parle un excellent anglais. Il me présente à Vim, notre chauffeur. Les deux seront mes compagnons pour tout mon séjour au Cambodge.

Le retard du vol a un peu perturbé les plans de Nak. Il me fait comprendre qu'il a un après-midi chargé pour moi. Il me donne une heure pour m'installer dans ma chambre et le rejoindre devant l'hôtel. Je me sens un peu poussé dans le dos. J'aurais préféré flâner. Me reposer. Soit. Je suis ici pour pédaler, voir, sentir. Je me reposerai ailleurs, à un autre moment.

Le, les vélos, parce que Nak va pédaler avec moi, sont encore de bons Trek. Mes pneus sont complètement à plat. Pas un bon signal de départ. Min part avec ma bécane et reviens cinq minutes plus tard, mes pneus gonflés à bloc. Bravo.

Nous empruntons des petites rues de Siem Reap. Ici, il semble que toute la ville, du moins ses rues, sont en construction. Il a plu récemment. La boue, ici plutôt blonde, règne. Il fait beau, chaud. Nak est discret. Il me surveille mais garde une bonne distance. Il ne cherche pas la conversation. Je devine qu'il prend son rôle très au sérieux. Il est engagé pour guider et servir un touriste et il compte bien le faire. Nous sommes maintenant à la campagne, pas loin. Je m'abandonne donc au vélo, à la boue, aux paysages et j'éjecte toute autre pensée. Nous suivons tantôt des rizières, tantôt des pâturages. Les mini troupeaux de vaches maigres sont partout, libres mais surveillés nonchalamment par de petits garçons nus pieds.

Voici une rue bizarre. Elle est surélevée, peut-être de trois ou quatre mètres, comme une jetée. Des maisonnettes la longent et l'allongent. Longtemps. Les demeures se tassent, deviennent un village rectiligne. Les maisons, à la hauteur de la rue en avant, continuent en arrière en de grandes pièces couvertes, ouvertes, remplies de hamacs, le tout appuyé sur des pilotis. Je ne comprends pas. Nak m'explique que les champs tout autour seront bientôt inondés, à la saison des pluies. Alors, ces grands dortoirs arrières, vides en ce moment, se rempliront de pêcheurs paresseux qui taquineront les poissons tout en se berçant doucement dans leurs hamacs.

Cette rue se termine ici. Il y a un bâtiment assez imposant, en béton, comme un poste-frontière. Un garde bien costumé et très sérieux nous ordonne de garer nos vélos là-bas, pas ici. Je ne pose pas de questions. Je n'en ai pas. Je vis, je vois, j'écoute. Nak me dit simplement que nous allons maintenant en bateau.

Devant nous, s'étend un lac qui semble s'étirer au loin et disparaître dans la jungle. Sur les berges, les mangroves et autres arbustes ont les pieds dans l'eau. J'aperçois plusieurs structures de bois gris flottant entre le feuillage. Le bateau, un grand trois-planches, motorisé, nous amène au large. Je suis seul à bord avec Nak et le chauffeur.

Nak me parle. Je n'entends pas. Je ne veux pas qu'il me parle. Je suis saisi, figé. Je suis dans un village flottant. Un village de bateaux, de maisons d'eau, de radeaux. Un village en décomposition. Un

village monstrueux et magnifique. Un village vivant. Des femmes, des enfants, des adolescents. Un village d'une extrême pauvreté où les enfants rient sans arrêt. Il me semble que tout tient par des ficelles. Une enfant d'au plus cinq ans, assise dans un grand bol de plastique, rame maladroitement vers l'autre rive. Son « bateau » tourne en rond. Elle rit! Sur un pont pendant d'une maisonnette, ou est-ce un bateau, une famille entière, assise, immobile. Là, une scène pour un beau film : une jeune mère, accroupie sur un tas de bambous enlacés, porte un bébé nu dans son bras gauche. Elle lui fait des ablutions de sa main droite. Son sarong a glissé de son épaule et ses grands cheveux noirs lui cachent à peine le sein. Elle tente de se couvrir sans échapper son enfant. Elle est belle, le bébé est beau. L'eau de leur toilette est grise, gluante.

Alors je veux écouter Nak. Je veux comprendre. Il m'explique que nous sommes dans le village flottant des gitans du Cambodge. Nous sommes dans une des baies du lac Tonle Sap, le plus grand lac d'Indochine. Les habitants de ce village sont des Vietnamiens, illégaux, malvenus, qui ont fuit leur pays durant la guerre. Les allées et venues à ce lac d'illicites sont strictement contrôlées. Nous avons une permission spéciale, précise-t-il, fièrement. Lors des grandes pluies, tout le secteur, la jungle y compris, est inondé. Seule la rue, cette rue que nous avons empruntée, reste la tête hors de l'eau. Alors, le village au complet se déplace vers la montagne qui s'élève à quelques kilomètres derrière nous. Je n'arrive pas à concevoir que ces embarcations en ruine puissent se déplacer.

Le bateau accoste une embarcation plus haute, plus solide. Je suis invité à descendre et à monter sur le toit pour voir le panorama. Oui, je suis impressionné. Je suis sur une autre planète. Je ne pensais pas pouvoir être si loin de moi. Ce qui s'offre à mes yeux relève de la pure fiction. Je voudrais rester ici, devenir fiction. Une jeune fille m'offre un gros boa. En fait, elle m'offre de le prendre dans mes bras. Il me semble bien endormi, le serpent. Je lui flatte la gueule et je remets un cinq cent riels à la jeune dresseuse. Les crocodiles encagés dans la soute ne me portent aucune attention.

Une chaloupe pourrie de trois planches m'attend près de mon bateau. Une vieille femme, mais très vieille, un bras coupé au coude, aucune dent, un enfant en haillons, sa seule main gesticule tandis que de sa gorge déferle une lamentation hallucinante. Je n'ai plus de riel, alors je lui donne un dollar américain. Pour la différence que ça fera dans sa vie, je n'y peux rien.

Une grosse pluie s'abat soudainement. Le lac disparaît sous ses tentures grises et mouillées. Nous accostons en même temps que le soleil.

Le retour vers Siem Reap est fou. La boue. Une belle boue onctueuse, glissante. Les routes sont terriblement cabossées. Mon vélo s'amuse d'un trou à l'autre, tout en tentant d'éviter les sempiternelles vaches, ici propriétaires des routes. C'est débile. C'est le Kampuchéa. Le Vietnam est déjà loin. Le Vietnam d'hier, de ce matin, est à des mois dans ma tête.

La noirceur qui se pointe semble inquiéter mon ami Nak. Il nous presse un peu. C'est bon, j'en ai assez pour aujourd'hui. J'ai beaucoup de notes à prendre. Je ne veux rien oublier. Et, j'avoue, je suis crevé.

J'ai aussi un repas-soirée prévu au programme. Nak et Min me prendront à l'hôtel à dix-sept heures précises. J'ai le temps pour une longue douche et un café à la salle à manger du Casa Angor.

Le Kampuchéa, Nak m'a expliqué que « Cambodge », c'est pour les Occidentaux. Je n'y suis que depuis à peine huit heures, mais je pense en saisir un peu l'essence. Il y a ici quelque chose de primitif, de véritable, de naturel, de primal. Comme une île perdue, les choses, les êtres, ont été oubliés. Un autre siècle. Les habitants sont authentiques, polis, simples et nobles en même temps. Je revois cette jeune mère lavant son bébé. C'est une reine.

Une reine de rien du tout, de tout l'univers.

Je me sens le bienvenu ici, un visiteur respecté. Un visiteur respectueux.

Min nous dépose à l'entrée du restaurant, comme des stars. Nak me pointe vers le maître D qui note notre présence dans un grand livre. Je suis Nak dans la salle bondée déjà. Je vois que c'est un buffet très garni de toutes sortes de mets mystérieux. Près de la scène qui domine l'arrière de la salle, Nak m'installe, en solo, à une table réservée au nom de Nh Tours. Il me souhaite bon appétit et me quitte. Bon. La nourriture est bonne, pas plus. Le spectacle est bof. Les instruments traditionnels accompagnent les danseuses aussi traditionnelles. C'est assez traditionnel.

De retour au très colonial Casa Angor, je prends un dernier café sur la petite terrasse. Je suis au dix-huitième siècle. Je suis un européen dans sa colonie bien servile.

Je revisite en pensée le village sur l'eau, je réentends tout ce que Nak m'a dit aujourd'hui. L'extrême pauvreté de certaines populations de ce pays. Les peuples Cham, Khmers, Vietnamiens sont séparés, divisés l'un de l'autre. Ils s'évitent, se lamentent des autres chacun de leur bord. Ici, c'est une royauté démocratique communiste! Pour plaire à tout le monde. Pour ne pas avoir d'ennemi. Pour avoir toutes les subventions de développement.

Pour être tout et rien.

Les élections se font avec un seul parti.

Le roi, de qui?

Ah oui, le roi pour ceux qui aiment avoir un roi.



2009.08.09, Siem Reap

Je suis sur mon vélo, il est huit heures. Un excellent déjeuner, plein de bacon bien cuit, pèse encore sur mon estomac. Il fait beau. Nak me donne le programme de la journée. Nous irons au cœur de la région d'Angor, où nous visiterons les nombreux temples mystiques, dont le plus célèbre, Angor Vat. Je tiens beaucoup à faire plus de vélo que de visites. Je le lui fais savoir. Je ne veux pas briser son programme, mais je suis le client, et le client a toujours raison.

Il semble y réfléchir un bout. Il m'offre un compromis : trois temples, les plus beaux, les incontournables. Entre ces visites, du vélo. Marché conclu.

Je suis très content d'avoir un guide. Le temps fou de sauvé en ne me préoccupant pas de la route à suivre. Je suis Nak, et c'est tout. Il n'y a aucune signalisation, sauf les affiches locales inscrites en caractères indéchiffrables. En plus, il y a la sécurité. Les Kampuchéens tiennent à contrôler l'accès à leurs trésors nationaux. Je plains le pauvre touriste qui viendrait seul, non accompagné d'un Nak. Les vérifications de passeport et de permis de visite sont fréquentes et brutales. Les postes de contrôle ont des barbelés et les gardes sont armés. Nak les connaît tous, probablement des membres de sa famille, il me semble. Nous passons rapidement, facilement.

Le premier temple m'assomme. J'en suis hébété, éberlué. C'est magnifique. C'est magique. J'en ai des frissons. Je le dis à Nak. Il est fier.

Je suis aux confins du monde. Mon monde? Impossible. Impossible de leur rendre justice. Les temples sont hantés, habités par des géants de pierre et de vent. Les arbres de la jungle juteuse se sont mêlés aux dieux et aux murs massifs et sont devenus un. Je me sens petit. Je me sens immense. Qu'est-ce qui est avant, qu'est-ce qui est après? Suis-je vivant avec ou malgré ces palais de bouddhas et de déesses à mille bras. Qui est en ruine, ces monuments éternels ou moi?

Je suis au temple Angkor Vat. Le plus gros, le plus majestueux. Je suis sur la pierre centrale, la pierre dite marquant le centre de l'univers. J'y suis. J'y reste. Que c'est à propos! Ce voyage, mon voyage. Moi. Roi de moi. Je suis mon centre. Je me recentre.

Il y a une porte de pierre, bien surveillée par des gardiens, et seule sortie vers la route. Le passage est étroit. Quelques voitures, des tuk-tuks, quatre éléphants et deux vélos qui attendent patiemment de passer, chacun leur tour. Je me glisse après le dernier éléphant. Il s'arrête à mi-chemin. Je suis pris sous les grosses pierres de la porte, le gros cul gris-brun devant moi. C'est drôle. J'espère simplement qu'il ne me chiera pas dessus.

Je sirote un bon thé vert dans un petit resto routier, près du dernier temple. On me sert un bon repas khmer. Nak et Min sont à l'extérieur, avec les autres guides, et mangent leur ration de riz dans de grands bols bleus. Je n'ai pas très faim, mais j'apprécie l'offrande. Je goûte un peu à tout. Dehors, une ondée puissante vient de me faire de la belle boue pour mon vélo de cet après-midi.

Nous retournons à Siem Reap, un peu plus vite que j'aurais aimé. Nak me semble pressé. Je tente de le ralentir et de lui faire accepter quelques détours. Je réussis à moitié. Je suis à l'hôtel vers quinze heures.

Je visite la ville à pied. La rue principale, complètement démolie par l'installation de conduites quelconques, est à quelques pas. Je découvre le café internet et plusieurs salons de massage. Enfin, de vrais massages? Je tente ma chance. Oui! Pour moins de dix dollars, j'ai droit aux petits soins de la maison. Un thé de citronnelle, un lavage des pieds, un massage puissant d'une heure de mes pauvres épaules et autres morceaux vieillissants, suivi d'un dernier thé vert, cette fois.

Je prends un repas rapide et simple à mon hôtel. Je suis fatigué. Une bonne fatigue, comme dirait mon père. Je me coucherai tôt.

2009.08.10, Siem Reap

Nous avons dépassé la zone des temples, là où hier, j'ai retrouvé mon cœur, où j'ai laissé un peu de ma tristesse. Nous sommes maintenant au cœur de la région khmer. Une petite route propre, calme. Il n'y a pas de village. Il y a des maisons, des magasins, des fermes, des champs, des enfants, des motos. La jungle parfois nous entoure, parfois recule au loin. Il fait très chaud. Nous devons faire environ quarante kilomètres pour atteindre notre but : le temple des femmes. C'est un sobriquet. Il n'y a pas de temples consacrés aux femmes. La légende dit que ses sculptures si fines et si délicates n'ont pu être faites que par des mains de femmes.

Nous sommes en pause, sous l'ombre vital de deux immenses baobabs. De l'autre côté, une jeune femme se lave au puits communal. Elle est prude et garde son sarong librement enroulé tandis qu'elle s'éponge tout le corps. Je suis ému.

Le temple des femmes, consacré à Vishnu, est magnifique. Malheureusement, plusieurs autocars de Siem Reap ont déjà déversé leur cargaison de touristes chinois sur les lieux. Après en avoir fait le tour et pris plusieurs photos, j'emmène Nak plus loin, à l'extérieur des murs. Ici, c'est plus calme. Nak devient plus personnel. Il me parle de son équipe de foot. De sa mère dont il prend soin. Je lui parle de moi, de qui je suis. Il écoute bien. J'essaie aussi de bien écouter. C'est agréable. Il me montre quelques plantes et m'en explique les vertus tantôt médicinales, tantôt cosmétiques. Il reprend un peu l'histoire de son pays. Il me dit qu'il y aurait des centaines de temples encore ensevelis dans la jungle, mais que personne n'ose explorer à cause des mines qui joncheraient la forêt. Également, semble-t-il, plusieurs peuplades de la jungle refusent l'autorité gouvernementale et protègent leurs territoires féroce. Il en remet sur les Vietnamiens qui seraient responsables de tous les malheurs de son pays. Il me questionne sur mon pays. Je m'amuse à lui décrire nos hivers. Il n'a jamais vu de neige, sauf à la télé.

Nous sommes à quelque quinze kilomètres de notre point de départ. Il est quinze heures. Nous sommes arrêtés pour un peu d'eau et pour laisser nos derrières se reposer un peu. Dans le champ, une femme khmer est accroupie; un chapeau rouge ressemblant à une culotte enroulée la protège du soleil. Elle est vieille. Ses bras sont minces, maigres. Elle rassemble des pousses de riz bien vert. Elle fait de petits paquets, attachés avec une lame d'herbe. Ses gestes sont délicats et assurés. Elle en a fait des millions, de ces paquets. Je

voudrais l'approcher. Lui sourire. Lui dire que je la trouve belle. Je voudrais m'accroupir à ses côtés et faire ses gestes, ces gestes millénaires.

Une meute de chiens se chamaille et défonce la rue. Deux d'entre eux s'accrochent et la bataille ne dure que le temps pour le chef de mordre le jeune qui se sauve aussitôt, la queue entre les jambes. Le gros chien passe à mes côtés, la tête fière. Il m'ignore complètement. Tant mieux. La vieille femme fait sûrement partie de ses sujets. Je ne le défierai pas.

Soirée libre. Je marche en ville. Un repas khmer. Un parapluie pour la pluie. Une bouteille d'eau pour la nuit.

2009.08.11, Siem Reap – Vientiane

Quatre-heure trente, je suis réveillé. Tant mieux. Je quitte le Kampuchéa cet après-midi. Je veux du temps, encore, ici. Le soleil dort encore. La ville aussi. Heureusement, dans ma chambre, il y a une bouilloire et deux sachets de café instantané. Je me les coule tout les deux. Je sors, le ciel commence à luire, à peine. Je me dirige vers le parc, pas loin. Je veux me trouver un endroit calme pour accueillir le jour. Hier, Nak m'a pointé le palais royal d'été, juste au fond de ce parc. Ça en fait donc un parc royal! Il y a des gardiens. Un parc royal, ça se garde. Ceux-ci sont encore dans leur hamac, dressés entre une voiture et un arbre ici, là, entre un banc de béton et un monument.

Il y a une haie, un mur de très gros et hauts arbres, longeant l'avenue à l'est. Leur silhouette commence à peine à se découper dans le ciel. Plus j'approche, plus je prends conscience d'un bourdonnement, de criaillements, de sifflements. Maintenant je vois des ombres virevolter près des sommets. De gros oiseaux en chasse? Soudain, je comprends. Ce sont d'immenses chauves-souris chassant les derniers moustiques de la nuit. Bientôt, je les vois mieux. Celles qui ne volent pas sont accrochées, pendues aux branches. Celles qui volent font un tapage d'enfer. Je m'assois sur un banc et j'observe la danse. Je me demande si elles passeront le jour à dormir dans ces arbres.

Je m'avance un peu plus vers le centre du parc. Ici, l'aménagement est fin, coloré, délicat. Une petite fontaine roucoule son eau claire.

Un homme, jeune, un peu encore endormi, s'avance vers moi. Il fait maintenant assez jour pour bien distinguer son visage. Il sourit légèrement. Il n'est aucunement menaçant, mais il se dirige résolument vers moi. Il me dit quelque chose. Je lui fais savoir que je ne comprends pas. Son sourire devient grimace. Il prend quelques secondes pour trouver un moyen de me dire ce qu'il a à me dire. Je suis patient, j'attends. Il me regarde soudainement et pointe vers le palais, juste derrière. « Problem! », dit-il. Puis, il pointe vers l'autre sens et déclare « NO problem ». Il me regarde attentivement. J'ai compris. Je ne dois pas aller là, je peux aller là. Facile. Je n'ai aucune idée pourquoi, mais je n'ai pas envie de défier un si gentil garçon. Pas ici, pas à cette heure.

Je me suis rendu à la rue principale. Cette rue de boue rouge. J'observe la ville se réveiller. Les madames-balais balayent déjà l'eau, dans l'eau. Les madames-riz distribuent leurs petits sacs plastiques de

riz fraîchement cuit à leurs clients affamés. Quelques hommes déplacent de gros morceaux sur les trottoirs encore vides, des fours, des chaises, des tables, un compresseur. On s'installe pour la journée.

Nak m'a dit qu'au Kampuchéa, il y a trois femmes pour chaque homme, grâce à la politique de Pol Pot. C'est très évident ici. Peu d'hommes, beaucoup de femmes.

Je m'ennuie un peu de la vie frétilante du Vietnam. Ici, un vietnamien s'endormirait. Au Vietnam, un khmer succomberait d'un ACV. Bravo pour mon itinéraire! Bel échantillonnage anthropologique.

Le déjeuner est finalement servi au Casa Angkor. Je me bourre de bacon, encore. Je me surdose de café, noir, fort.

De ma terrasse coloniale, je peux voir au moins trois madames-balais qui font le ménage dans les rues. Elles ont des branches de bois au bout desquelles sont attachées quelques brindilles sèches, tortueuses. Elles poussent le sable répandu par la pluie d'hier vers le bord des rues de glaise. La prochaine pluie, ce soir sûrement, leur donnera leur emploi de demain.

Il me reste quelques heures avant mon départ pour l'aéroport et la suite de mon voyage. Je plonge dans la piscine de l'hôtel, question de me rafraîchir.

La rivière est basse. Ses rives affichent pourtant les cicatrices récentes d'un déferlement plus majestueux. Les deux ponts qui l'enjambent sont décorés de grands dragons, ou bien est-ce des serpents, qui en gardent le passage. J'en fais le tour et je choisis un banc, à l'ombre bien entendu. À deux bancs de moi, une femme est étendue, le visage caché sous un manteau sale. Une enfant dort à ses pieds, à même le sol.

Quelques moines orangés, têtes rasées font leur quête journalière. Ces jeunes nus pieds se tiennent debout, silencieux devant les portes des commerçants. Dans leurs mains, un grand bol attend. Des gens sortent et sans un regard, sans une parole, y déposent des denrées. Le gong sonne, un coup. Lointain, il me semble. Peut-être sourd et proche. Appelés, les jeunes moines défilent vers le temple avec leur pêche.

Du coin de ma vision, les grincements d'une bicyclette attirent mon attention. Un vieux monsieur, édenté, s'approche de moi, poussant

son vieux vélo. Son large sourire encadre un seul chicot, gros, jaune. « Pardon monsieur, vous permettez? ». Il laisse tomber sa bécane et prend place près de moi. Il m'a parlé en français! Un assez bon français. J'en balbutie. Je ne parle qu'anglais depuis mon départ.

Dans l'heure qui suit, j'apprends que Chan Ny est né en 1933, dans les environs de Siem Reap. Qu'il « apprendre langue française avec le professeur de français en 1950, sous la colonisation française ». Je le questionne. Il jubile, tremblote de joie de parler en français, de parler de lui. Il me dit que tous ses frères, ses parents ont été tués par Pol Pot. Je n'ose lui demander pourquoi lui a survécu. Il ne s'est jamais marié, trop pauvre, toujours pauvre. Quand je lui demande s'il est Khmer, j'ai l'impression d'avoir demandé à une colombe si elle est un serpent. Il se gonfle la poitrine et me répond formellement qu'il est un Kampuchéen, pur et dur. OK, j'ai compris.

Je perçois une présence derrière nous. Je me retourne et un jeune couple, lui occidental, elle asiatique, nous observent, d'assez près. Je souris et salue. « What language are you speaking? » me demande-t-elle. Elle est d'origine kampuchéenne, lui, américain. Ils sont ici en visite. Ils nous avaient vus, un touriste et un local, engagés dans une conversation très animée. Intrigués et curieux, ils avaient tenté de comprendre. Je cafouille entre l'anglais et le français. Serrement de pincettes, bon voyage, « nice to have met you ».

Ny me demande, très naturellement, sans gêne, si je peux lui donner un dollar. Bien sûr, je lui en donne deux qu'il fait disparaître dans la poche déchirée de sa vieille chemise. Une conversation en français et deux dollars, voilà qui a dû faire sa journée, au vieux Chan Ny.

Je veux revoir les grands arbres de ce matin. Les chauves-souris y sont-elles perchées, suspendues? Approchant par l'avenue de l'est, j'entame le premier sentier qui traverse le parc. À peine deux pas, je me fais héler par un garde qui me gesticule de reculer. Je m'immobilise et j'attends. Le gars s'avance rapidement vers moi et je vois qu'il est armé, un gros revolver à la hanche. Son uniforme, très rudimentaire et délavé, est quand même officiel. Il me sourit, ouff. Il m'explique, dans un anglais très approximatif mais suffisant, que le roi est en résidence et que le parc lui est réservé. Je comprends alors ma rencontre nocturne de ce matin. Je veux dire au sbire que moi aussi je suis un roi, le roi de l'univers, roi de moi, mais je me tais et je retourne sur l'avenue.

Il fait chaud, très chaud. J'aperçois au bout d'une ruelle qui débouche sur l'avenue principale, une sympathique affiche : BARISTA CAFÉ. À l'ombre, c'est supportable. Le café est délicieux. Les gens du Cambodge sont gentils, polis, gais. Ils me semblent sincères, naturels. Ils aiment jaser. Ils sont fiers. Ils me semblent être très préoccupés par ce que je pourrais penser d'eux. Ils font tout pour que les visiteurs ne les prennent surtout pas pour des cons, des mendiants ou des mécréants. Est-ce encore l'opposition à tout ce qui est vietnamien, ce grand voisin inculte de l'est? À bien y penser, même Nak, dans sa noble portance, m'a semblé cracher mentalement à chaque fois que le mot Vietnam, ou ses dérivés, était prononcé.

À l'hôtel, Nak m'attend avec Min, le moteur ronronnant. Ma valise et mon cul bien installés dans la fourgonnette, nous atteignons l'aéroport en quelques minutes.

Une tristesse, douce. J'aime, j'ai aimé le Kampuchéa. Plus que le Vietnam? La distance tranchera. Il me reste le Laos. Bien des gens m'ont promis l'apogée de mon périple là-bas. Le plus beau, disent-ils. Si c'est vrai, le Laos deviendra la proverbiale cerise sur mon gâteau déjà bien sucré.

Mon billet pour le vol vers Vientiane cause tout un émoi. Je n'ai pas de billet, j'ai un itinéraire imprimé avec les numéros de confirmation d'achat et de vol. Ici, on n'aime pas les E-billets. Ils aiment le papier et les feuilles carbone. Ils assument cependant. On m'assure, me rassure que tout ira. Ils doivent confirmer avec l'avionneur. On m'invite à me balader en attendant, on me trouvera. On me trouve. Tout est en ordre.

L'ATR, au trois-quarts vide, nous amène d'abord à Savanaket. Je ne connais pas. Je n'ai aucune idée pourquoi je suis soudainement à Savanaket. J'apprends que ce n'est qu'une escale. Que l'on doit obtenir notre visa ici pour entrer au Laos. C'est un minuscule aéroport. Il me semble désert. Je suis les autres passagers qui, tout en souriant, ne semblent pas savoir où ils sont non plus.

À l'intérieur, quatre douaniers, l'air très sérieux sont postés derrière des pupitres de bois datant sûrement du régime français. Aucun ne fait un geste pour nous inviter, nous diriger. Nous sommes une vingtaine, tassés devant les bureaux. Rien ne se passe. Je prends l'initiative d'aborder une des statues douanières. Deux gros yeux se voulant méchants me regardent comme si j'avais cassé un carreau. Je ne peux m'empêcher d'éclater de rire, puis aussi vite, je reprends mon

sérieux. Ces gars là ne voient pas souvent d'occidentaux. Aujourd'hui, c'est leur traite. Ils se doivent d'être à la hauteur.

Quand même, finalement, nous passons un à un, d'un bureau à l'autre, d'un garde sérieux à un autre plus sérieux, une, deux trois, estampilles. Muni de mon visa laotien, je me dirige vers la porte que nous avons empruntée pour entrer. Un grand cri, que je ne peux décrire ici, mais que j'ai interprété en « STOP! ». Je me retourne pour voir un des quatre légionnaires me foudroyer des yeux tout en me pointant vers l'autre sortie que je n'avais pas vue.

Le Laos, des officieux officiels. Pas très sérieux tout ça. Je me questionne.

Vientiane. À ma sortie de l'aéroport, plus rapide ici parce que déjà dédouané, je me dirige vers ce qui me semble le poste de taxis. J'en hèle un. Il me regarde drôlement. Il me montre un comptoir, un peu plus loin, où une dame semble s'ennuyer. Je me dirige vers la belle au bois dormant. Aussitôt, elle me demande le nom de mon hôtel, me collecte cinq dollars US et me remet un coupon pour le taxi. Ah, je comprends. Je ne dois pas faire affaire directement avec les chauffeurs.

Vientiane, enfin. Cet arrêt ne faisait pas partie de mes plans initiaux, mais question d'horaires de vol et de commodité, j'ai inséré un vingt quatre heures ici, à Vientiane, capital du Laos. Pourquoi pas, je l'aurai vue. Mon hôtel, très vieux, donne sur l'avenue qui longe le Mékong. Ma chambre irait bien pour un film d'Indiana Jones. Je dois me pencher pour entrer dans la salle de bains. La douche se résume en une pomme au mur. La salle en entier, bol et évier inclus, sert de fond de douche. La fenêtre m'offre une vue pittoresque: une ruelle à peine assez large pour un chat, encombrée d'une douzaine de compresseurs de climatisation, de câblage en spaghetti et de contenants à déchets.

Le commis de l'hôtel, dans un très bon anglais, me donne une malheureuse carte de la ville, photocopiée maladroitement d'un magazine. Il m'indique où je peux trouver les restaurants.

Je me commande une pizza quelconque. Je ne veux pas le café qui vient avec et je demande plutôt un thé vert. La serveuse est confuse. Je déroge à l'ordre établi. Elle va consulter le patron, accoudé au bar. Il me regarde et s'avance vers moi. C'est un occidental. Je pige immédiatement, par l'accent de son anglais, qu'il est français. Nous

jasons, il permet la substitution de mon breuvage et me remet sa carte en me disant que sa copine opère un resto semblable à Luang Prabang, où je me rends justement.

J'ai oublié de changer du fric. Je n'ai que des dollars américains. Quel est la devise au Laos? J'ai oublié. Je n'en ai pas. Le patron, encore une fois se montre conciliant et fixe à dix dollars US, service compris, le prix de mon repas.

Je suis debout depuis quatre heures trente ce matin. Merde pour Vientiane. Je traverse la grande rue. Je déambule lentement entre les centaines de kiosques, de restaurants et de bars qui ont pris place sur la jetée boueuse. C'est sale, c'est noir. Ça pue. Je n'arrive pas à décider si j'aime cette merde pathétique, parce qu'elle est merde justement, ou si cette fois, c'en est trop. Pas plus loin. Je suis trop fatigué, mes sens me mentent.

À une porte de l'hôtel, il y a un ATM. J'y glisse ma carte Desjardins et j'entre mon NIP. La machine me demande combien de Kips je veux. Des Kips, oui, ça me revient. Je dois oublier les dôngs à 18,500 pour un dollar US, les Rial, à 2,000. Les Kips valent environ 8,500 par dollar. Je poinçonne 200,000 que j'estime valoir environ vingt-cinq dollars. La bouche métallique me remet gentiment une jolie liasse de vingt vingt-mille kips. Je suis un peu confus. La fatigue, sûrement.

Je rentre à l'hôtel et je me couche.

2009.08.12, Vientiane – Luang Prabang

J'ai flâné au lit ce matin. J'ai la gorge irritée et mon nez coule. J'arpente les rues de Vientiane. Je passe et repasse les mêmes coins. Pourtant, c'est bien ici, le centre-ville. Je cherche quelque chose d'intéressant, un monument, un palais. Rien. Il y a quelques temples devinés derrière de hauts murs de pierre. La chaleur est étouffante. L'air manque.

Ici, le trafic est docile. Il y a des feux modernes, pour les voitures et pour les piétons. J'attends un bon cinq minutes à une intersection bruyante pour un signal qui ne viendra pas. Je me faufile entre les voitures. Du poste de surveillance policière, je devine que c'est ce que c'est, aucun des trois gendarmes ne remarque cet occidental qui défie les lois laotiennes de la circulation.

Je retourne au bord de la grande rivière brune et sale. Les gitans de la veille ont abandonné les rives. Les tentes, les comptoirs sont tous partis. Le sol est jonché de débris, de bouteilles brisées, d'os de volaille blanchis.

J'en ai assez de cette non-ville, il n'y a rien ici. Je retourne à l'hôtel. Je m'installe dans le lobby avec un bouquin et j'attends le taxi qui doit me ramener à l'aéroport et sur la bonne voie de mon périple.

Laos Aviation m'informe, au comptoir d'enregistrement, que mon vol est retardé d'une heure. Au moins, ici, c'est frais.

Deux heures plus tard, je devine qu'ils nous appellent pour l'embarquement. Enfin.

Malheureusement, le soleil ne m'a pas attendu à Luang Prabang. J'aurais bien aimé voir la ville des airs. Sur Google Maps, j'en ai étudié la topographie et localisé les lieux importants. Je me retrouve sur le quai de l'aérogare en pleine noirceur. Il ne semble plus y avoir de tuk-tuk de libre. Ici aussi, il y a ce comptoir-taxi, avec la même madame-taxi, il me semble, qu'à Vientiane. Elle me vend mon passage pour l'hôtel Sala et, avec un petit geste à peine perceptible, commande à un tuk-tuk de s'approcher.

Je suis content. Je ne vois pas bien la route que nous empruntons, assis dans la mini-benne de ce mini-taxi à trois roues, le toit de tôle trop bas pour moi. J'essaie d'imaginer que nous approchons de la rivière. Je relaxe. Ici, c'est ma dernière station, ma semaine de

repos, ma semaine zen. La semaine avec l'oncle Pierre. Oui, l'oncle Pierre. Il m'attend sûrement, bien que je n'aie pas précisé le jour, encore moins l'heure de mon arrivée. De toute façon, je compte m'installer à l'hôtel et passer ma première nuit avant de le contacter.

Le Sala Prabang est un petit hôtel coquet, simple, zen. Il sied sur la route longeant le Mékong. La salle à manger est de l'autre côté de la route, une grande galerie suspendue haute sur les rives du Mékong. Ma chambre est magnifique. Propre, aérée, sobre. Pas de télé, pas de téléphone. Mon balcon surplombe la rue et la rivière me renvoie des morceaux de la lune qui s'y reflète. La végétation est luxuriante. Quel contraste avec Vientiane. Un autre pays. Si le Laos est ici, alors, même à la noirceur, j'aime déjà beaucoup.

Il est un peu tard en soirée, ou bien c'est comme ça ici, il n'y a qu'un seul couple attablé au restaurant. Je choisis une table retirée, près de la balustrade. La fille, caucasienne et blonde, saute subitement de sa chaise et, comme une petite fille apeurée, s'accroche au cou de son copain. Un chat, minuscule, sale, se faufile entre les pattes des chaises et des tables à la recherche d'une pitance. La femme me sourit avec gêne et me lance qu'elle a une peur atroce des chats.

Il fait très beau, chaud. Je me promène un peu. Je plonge dans ma mémoire pour me diriger vers la rue marchande principale qui, selon moi, devrait être parallèle à la mienne. Je la trouve rapidement. C'est une grande rue large. À cette heure parfaite pour les terrasses, les repas, les apéros, la rue est animée, éclairée. Les gens sont partout, sans pour autant former une foule. Il y a un calme, une sérénité ici. Les gens sont ici comme moi, pour relaxer, pour respirer. Je remarque qu'il y a beaucoup d'occidentaux. C'est le premier endroit en Indochine où j'ai l'impression d'être dans un lieu de touristes. J'ai une vision d'un village Mont-Tremblant laotien.

Je marche lentement. Je regarde, j'écoute, je sens. Je n'ai pas faim, ni soif. Je suis bien.

À l'approche d'une autre terrasse dont les tables, les chaises et les clients débordent jusqu'à la rue, j'aperçois mon oncle. Silhouette unique. Silhouette familière. Il est assis. Il converse avec un homme qui me fait dos. Je m'approche lentement. Je m'arrête à sa hauteur et m'immobilise, sans mot dire. Pierre me regarde une fois, rapidement et retourne à son interlocuteur. Je demeure de pierre. L'oncle se ravise, et cette fois, son regard me reconnaît. Accolades, sourires. Il semble content de me voir. Les mots nous manquent un

peu. Gikong, le convive de Pierre, me sourit largement, sa poignée de main est solide, sincère. Je me glisse une chaise tout en assurant le couple que je ne resterai pas longtemps, fatigue du voyage, besoin de sommeil.

Oncle Pierre me décrit où trouver sa maison. Déjà, je peux m'y rendre les yeux fermés, une rue derrière mon hôtel. À demain donc, l'heure de l'apéritif.

Les ruelles sont sombres mais accueillantes. Je retrouve mon hôtel sans problème. Déjà, je connais cette petite ville. Luang Prabang est unique et typique en même temps. Ici, je suis au village Mont-Tremblant, là, je suis dans le Vieux Port de Montréal, encore tantôt, j'étais dans un hameau de Provence.

Je m'étonne encore que mon hôtel et ma chambre me permettent de dormir presque sur le Mékong. C'est un grand fleuve fâché calmement qui coule sa boue brune sans relâche pour aller inonder et nourrir les millions d'habitants plus au sud. Je l'aime, ce fleuve nourricier et meurtrier.



2009.08.13, Luang Prabang

Je me lève d'une longue nuit agitée, mauvaise. Je me dérouille les os avec une grande promenade, le tour du vieux Luang Prabang. Ce parcours me permet de constater que la péninsule sur laquelle se tient la vieille ville est prisonnière du Mékong à l'ouest et de la rivière Nam Khan au nord. Les enfants nus sont déjà à patauger sur l'autre rive. J'entends leurs cris de joie, leurs imitations débordantes de monstres qui se courent les uns les autres tout en faisant jaillir des trombes d'eau brune tout autour. J'aimerais pouvoir rire avec eux. Un vieux remonte la rive abrupte, un sceau bien rempli au bout d'un mince bras. J'ai peine à voir son potager au travers la végétation sauvage et grasse du bord de la rue.

Je reprends la même table, celle qui me promène comme un bateau, au-dessus du grand serpent brun. Ce matin, le Mékong charrie les débris de la tempête d'hier. Les longs bateaux effilés forcent contre le fort courant pour remonter vers leurs lieux d'affaires. Je rêve. Je n'ai plus de vélo devant moi. J'ai une semaine de ça. Une semaine de Luang Prabang. Une semaine de repos. Je me sens bien. Je ne compterai pas les jours. Ni les heures. Je vivrai un pas à la fois. Un rayon de soleil à la fois.

« Laundry, 10,000 kips-kg ». Mon sac de linge sale pèse trois kilos. Le tout sera prêt après cinq heures.

« Massage, 40,000 kips one hour ». Quatre toutes jeunes filles m'invitent de l'intérieur de la seule pièce au rez-de-chaussée. Je m'avance. « OK, one hour please ». J'espère seulement que ce n'est pas un bordel. Ces filles sont des enfants. On me fait monter une échelle de bois. À l'étage, une seule pièce aussi. Des nattes et des oreillers au sol, un beau sol de bois foncé. Quelques rideaux défraîchis pendent. Je suis le seul client. Il est tôt. Je choisis le grabat central, je me dévêt et je m'allonge, nu. J'entends une des filles arriver et lourdement, sans précaution presque, elle s'assoit à califourchon sur mes fesses. Elle se penche de tout son long sur moi. Je m'appête à me retourner pour tenter de lui dire que je veux un vrai massage. Mais je vois ses bras agripper les battants de la fenêtre juste à ma tête et les ouvrir tout grand. Elle se redresse et commence ce qui sera un excellent massage. J'ai la tête presque pendante par la fenêtre, sur la rue, et le Mékong me sourit. L'air est bon, solide. La lumière, douce et vraie.

J'écris à mon carnet en sirotant un excellent café, sur une autre terrasse suspendue, au bout de la péninsule. Deux belles européennes, je devine, s'arrêtent pour étudier l'endroit. Elles s'avancent pour mieux voir. Tandis que la brune va consulter le menu agrafé sur le tronc d'un palmier qui sert aussi à soutenir un coin du toit de tôle, la blonde s'immobilise quelques secondes près de ma table. Elle rejoint bientôt son amie. L'offre ne semblant pas leur plaire, elles retournent vers la rue. En repassant près de ma table, la blonde s'arrête. Je lève les yeux vers elle, avec mon plus beau sourire, bien entendu. « I'm sorry, » dit-elle, aussi avec un radieux soleil en bouche, « you have a wonderful handwriting, I envy you. ». Elle reprend le pas.

J'en suis figé. Je ne trouve absolument rien à dire. Seul un plate « Thank you » s'échappe. Mes sourires doivent suffire, celui sur mon visage et celui dans mon cœur réchauffé.

J'ai déjà fait beaucoup. Il n'est que dix heures trente. Je trouve un bout de parc, plus un coin gazonné à peine avec quelques pierres suffisamment usées pour accommoder mon cul. Je lis. Je lis n'importe quoi, ce roman américain que je traîne au cas où. Je suis confortable. L'histoire est facile, prenante, coulante. Je lis et je repose. Je me repose de rien, de tout. Ici, je suspends tout. Le passé et l'avenir. Plus rien n'existe que moi, cette pierre, ce livre vide, ce soleil, cette végétation, ces rivières.

Une heure avant mon rendez-vous avec Pierre. Je me balade. Ce matin, je n'ai pas osé emprunter la cour du wat. Pourtant la ruelle s'y promène, elle. Cette fois, je n'hésite pas. Je me fais chez moi, chez eux. Un petit jardin s'étale devant le temple. Je compte au moins douze bouddhas. Comme le chemin de croix de mon enfance. Je m'assois sur un muret. C'est ici. S'il y a un lieu dans ce monde où je peux toucher la paix, le vide, le moment, c'est ici, au wat Choungkhom, à Luang Prabang, au Laos, en Indochine. Je respire profondément. Il n'y a rien d'autre à faire. Il n'y a rien. La paix, la vraie. Je n'existe qu'ici, maintenant.

Comme pour m'accompagner, deux jeunes moines sortent d'un des bâtiments et se dirigent, en ricanant, vers moi puis vers un mini temple ouvert, dans un des coins du jardin. Le plus petit porte une paire de petites cymbales. L'autre décroche un bâton tamponné à l'entrée du mini-temple. En les suivant des yeux, je vois qu'un gros tambour de presque deux mètres de long et un mètre de haut est suspendu comme un tonneau sous ce chapiteau. Ma sève vitale

s'arrête pour un moment lorsque le premier coup est donné. Un son, une vibration, profonde, pure qui me pénètre jusqu'à la moelle, chaud, doux, fort. Les cymbales entonnent un léger frétillement continu qui supporte les coups sur le tambour suivant. Le moine batteur, tantôt légèrement, tantôt rapidement, tantôt lentement, égrène une suite magistrale et monocorde de sourds battements qui viennent habiter le jardin, les murets, les bouddhas et mon être tout entier. Mes yeux, seuls et sans regret, versent une eau limpide et bonne qui se mêle à la sueur de mon corps. Je ne veux pas qu'ils se taisent. Je veux cette musique primale pour toujours. Je la bois. Je la sens. Je la vois. Je suis. Ici.

Chez Pierre, je rencontre un autre de ses amis. Link, graphiste de métier, visite souvent Mister Pierre pour jaser et s'abreuver d'anglais. La maisonnette de l'oncle est simple, dégarnie, propre. Il demeure à deux portes du wat Xieng Mouan où les moines enseignent les beaux arts traditionnels. Je l'envie.

2009.08.14, Luang Prabang

Retour circa 1960, Messines, Qc.

Mon oncle Pierre

*Il m'en a appris tous les rudiments
Sa coccinelle et lui furent patients
Deux poubelles doucement bossées
Par mes manœuvres hésitantes, osées.*

*Le scotch, la baignade nue, la sauce forte
L'excursion à la tour de feu, pourrie, morte
Deux intellos qui m'ont traité en adulte
Deux personnes sages, jamais de tumulte.*

*A Messines, j'étais enfant et adulte perçu
Mon oncle, ma tante m'ont bien reçu
J'étais bien et privilégié chez ces drôles
Moult souvenirs de cette vie me frôlent.*

*Plus tard, la vie efface certaines ombres
Des maisons, dans des tombes sombres
Deux chemins un peu partout, nul part
La solitude s'installe comme au départ.*

*Le rouage cosmique se meut et veut
Le destin onirique mêle pire et mieux
Le bout du monde m'attire pour moi
Mon oncle Pierre en est déjà le roi.*

*Je serai qui je suis, à moi aussi
Je lui dirai pour Messines merci
Les seuls seront maîtres des lieux
Puisque tous les autres seront vieux.*

Je suis un peu gêné. Comme un voleur honnête. Pierre s'est installé à Luang Prabang suite à une vie pleine. Il y retourne. Il y vit. Je suis le premier visiteur de « chez nous ». Je n'ai pas été invité. Il ne m'a pas invité. Il n'a pas invité personne. Je le respecte.

Il m'a dit, jadis : « ma vieille habitude de savoir défendre ma solitude ».

Je ne prends pas, peu, de photos. Ma caméra me semble un objet d'espionnage.

Il m'accompagne bien. De lui, je saisis que je suis le bienvenu.

Nous buvons bien ensemble. Nous jasons bien ensemble. Nous mangeons bien ensemble. Nous marchons bien ensemble. Je me sens bien avec Pierre. Je devine que Pierre se sent bien avec moi.

2009.08.15, Luang Prabang

Le temps s'est arrêté. Le grand fleuve brun coule son eau et sa boue, ses détritiques, devant moi, sous moi. Il inonde toutes les vies sur terre. Ce serpent bouillonnant ne bouge pas. Il ressasse ses eaux en me narguant et me menaçant gentiment. Les longs bateaux cérémoniaux, comme de longs couteaux, le défont, le fendent, le remontent à force de grands coups vicieux d'avirons tenus par cinquante jeunes chantant et criant. Puis, les grands trois planches s'arrêtent, se laissent bercer par les flots, et retournent à leur départ sans effort.

Ici, c'est pour dormir. Ici, c'est pour mourir. Ici, c'est pour oublier.

Le Mékong est la fille du temps, de Chronos. Les eaux et la terre arrachée coulent pour un moment, meurent avalés par le dieu-temps qui enfante aussitôt de nouveaux flots, un nouvel instant, l'autre déjà oublié.

Comme un enfant qui cherche à se blottir sur le ventre de sa mère, je négocie une pirogue pour me blottir aussi sur le ventre de la rivière. Je fais comprendre au jeune chauffeur que je ne veux aller nulle part, ne pas accoster, ne pas visiter. Que je veux flotter, aller en haut puis en bas, sur la rivière. Le petit moteur puissant travaille bien et propulse le trois planches sur les flots déçus de la trahison. Mes mains sont à quelques centimètres de cette onde qui m'apparaît d'ici plus blonde que brune. Je suis à genoux. L'air crémeux me flatte le visage tandis que le soleil s'amuse sur ma peau sans abri, ici, au milieu de ce chemin liquide. Sur une berge, une berge de sable, de boue, de roseaux, d'arbrisseaux, deux taches orangées se meuvent près d'une pirogue accostée. Les deux moines semblent débattre. De loin, ils s'arrêtent pour regarder vers moi. Je n'ose saluer. Le bateau me rejette à mon quai d'une planche glissante. J'ai aimé. J'ai été réconforté.

Ici, l'instant domine. Il n'y a d'hier que les feuilles mortes, elles aussi. Il n'y a de demain que promesse de pluies chaudes qui auront leur propre moment, mêlant tout, surtout le temps.

Je n'ai rien d'autre à écrire. Tout est ici, maintenant.

2009.08.17, Luang Prabang

Cinquième jour à Luang Prabang. Le soleil de dix heures est déjà terrible. L'humidité s'accroche partout.

Demain, je retourne chez moi. Je rentre. Il me semble loin, ce chez nous. Je résiste au maussade, à la tristesse. À l'autre bout du monde, il y a ma vie. Avec ses trous, ses plaisirs, ses affres et ses kermesses. Je dois, je devrai survivre, me réinventer pour vivre. Peut-être. Ce voyage en fin de route m'aura-t-il donné un nouveau courage, une nouvelle fierté?

Des choix. Faire des choix. J'en aurai à faire. Vivre ou mourir, le premier. Ma vie est à minuit moins une.

Je me rends au mont Phu Si. Les marches vieilles, centenaires, cèdent leurs interstices aux lianes et aux rochers. La montée est longue. J'y vais d'un pas lent, cadencé. Au sommet, un petit temple appelle au silence, à la contemplation. Je suis droit, debout, immobile. Le paysage est vaste, loin. Je respire. Ma pensée s'éteint. Je suis. Ici. Maintenant.

Un jeune laotien, au coin du temple. Il est beau, propre. Il me sourit. Je lui retourne la faveur. Il s'approche. Dans un anglais de trois mots et demi, me demande si j'aime. Il me pointe un montage de pots, de fleurs et de tiges que je n'avais pas vu. C'est une construction, une composition qui s'avère complexe, précise et belle, une fois que j'ai pu bien l'observer. Je lui demande s'il en est l'auteur, l'artiste. Je devine que oui, sans trop savoir. Il veut jaser. Il saisit mes yeux et ne les lâche pas. Il cherche du vocabulaire. Je le trouve sympathique. Il lève sa main gauche et se touche le menton. Cette main est sans doigt. Un moignon. Il n'a pas plus de dix-huit ans. Son anglais est presque aussi pauvre que mon laotien. Il est déçu. Je suis déçu. J'aurais aimé le connaître. Je lui donne deux dollars américains. Il me sourit en guise de remerciement. Ses yeux me disent qu'il aurait préféré jaser.

J'aimerais bien mourir ici, au sommet du mont Phu Si. Ce jeune homme assurerait la garde sur mes restes. Les visiteurs et pèlerins méditeraient et contemplerait leur vie en se prosternant devant ma statue en bronze.

Je serais éternel, entre le ciel et le Mékong.

La descente, sur l'autre versant, est périlleuse. Les marches de pierre sont en mauvaise état, glissantes, inégales. Une terrasse cachée dans la jungle qui habille le mont, révèle une douzaine de Bouddhas colorés. Je m'aventure à approcher la fameuse « empreinte de pied du vrai Buddha ». L'eau et la mousse ratent de peu de m'assassiner. Mes godasses me sauvent.

Si c'est ici. Ici, je meurs. Je finis ici. Pourquoi pas. Je suis vide et plein. Vide de ma vie et plein de l'eau du Mékong. Quoi de mieux.

Mon retour demain est périlleux. Demain. Irréalité.

Le moment. Cette seule réalité de la vie. Le moment, maintenant, ici, là. Le seul chemin, celui de l'instant. Celui qui change sans changer. La route des moments, la rivière des instants. Tout le reste n'est que peut-être et si.

Tout le reste est inutile.

